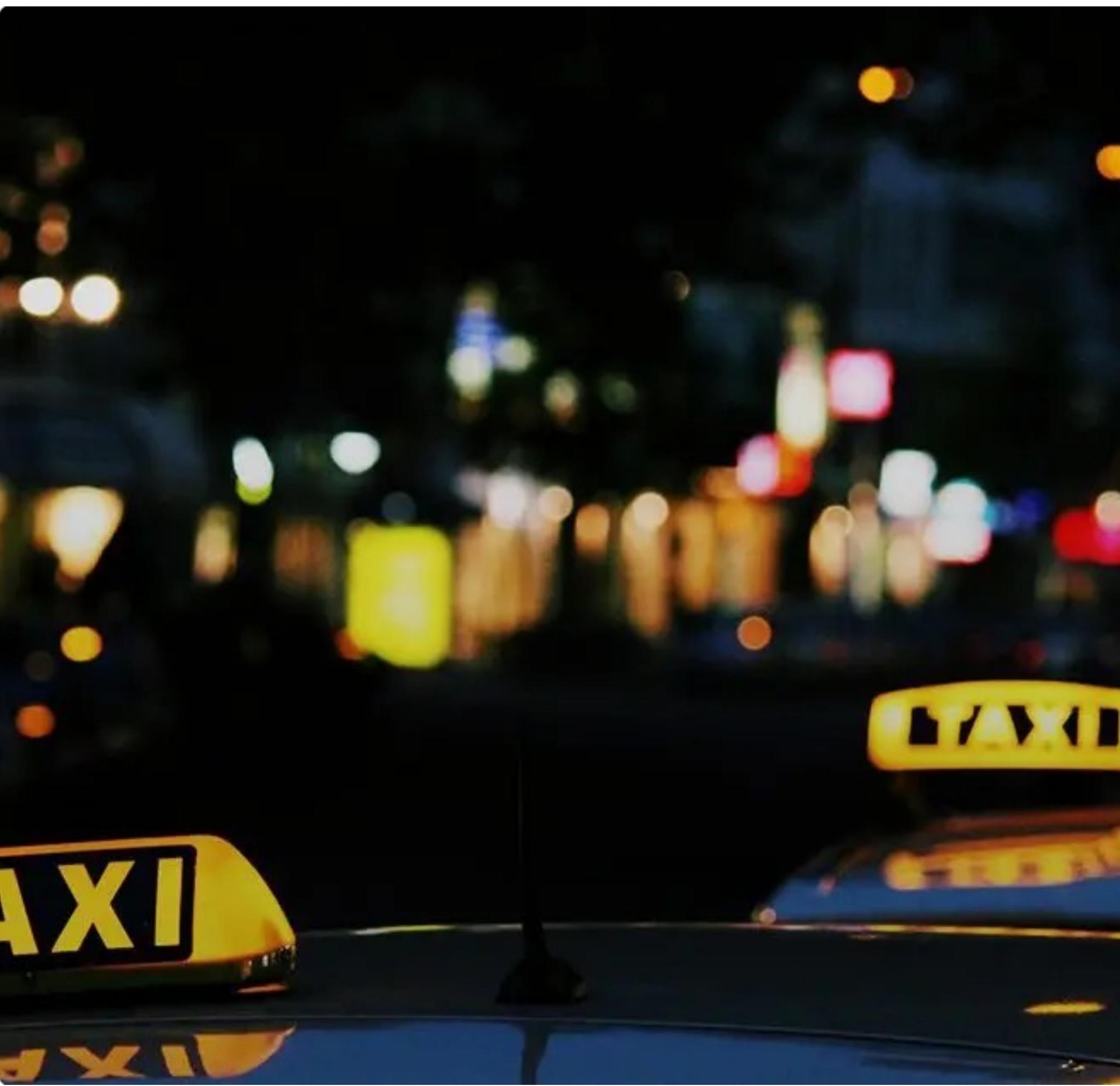


Collectif - écrire-en-ligne.net

Les 12 courses de minuit



Ce court roman collectif, écrit à sept mains et offert gracieusement, est le résultat d'un atelier d'écriture en ligne, [Écrire-en-ligne.net](http://Ecrire-en-ligne.net) en janvier 2023.

Chacune et chacun des autrices et auteurs avait en charge de narrer un créneau horaire de la nuit de Saint-Sylvestre 2022, vécu par Camille, chauffeur de taxi.

Les textes restent la propriété de chacune et chacun des autrices et auteurs. Toute reproduction ou diffusion commerciale, ou extrait dépassant en longueur le droit de citation, sont soumis à autorisation ([écrire à : support@ecrire-en-ligne.net](mailto:support@ecrire-en-ligne.net)).

Merci à Brix, Ketriken et Betty pour leur travail de relecture et d'édition.

Francis Mizio
animateur de l'atelier

« 31 décembre 2022 » - prologue, par Betty	7
21h - « Déprime », par Betty	9
22h - « Hep, taxi ! », par Zazie	13
22h40 - « Camille se fait la malle », par Juve	19
23h40 - « Taxi c. Fini », par Artémise	29
00h15 - « J'irai où tu iras », par Ketriken	41
00h50 - « Ensemble », par Brix	47
« Le fantôme de l'opéra », épilogue, par Simon Radenac	55

Les 12 courses de minuit

*La nuit de Saint-Sylvestre
pour le moins inoubliable, mouvementée,
drôle, flippante, étrange, émouvante
et financièrement très enrichissante,
de Camille, chauffeur de taxi*

« 31 décembre 2022 » - prologue, par Betty

L'année s'achevait et c'était tant mieux ; elle avait été abominable. Dominique avait fait ses valises en avril, mon père était mort en juillet, et depuis ma mère m'appelait matin, midi et soir.

Tout le long de l'année les catastrophes s'étaient enchaînées : guerre en Ukraine, vagues successives de covid, été caniculaire dû au réchauffement climatique, augmentation du carburant et du coût de la vie. Je n'en finissais plus d'égrainer les raisons de ne pas me réjouir.

Je ne trouvais aucun motif pour fêter la nouvelle année, aussi avais-je décidé de bosser. De toute façon avec qui aurais-je passé la soirée hein ?

21h - « Déprime », par Betty

Mon premier client ne se rendait vraisemblablement pas à un réveillon. Il tenait contre lui une cage de transport dans laquelle devait se trouver un animal. Quand il monta dans le taxi, j'entendis un long feulement qui m'éclaira sur l'espèce qu'il trimballeait.

« 18 rue Molière, le plus vite possible » lança-t-il comme un appel au secours.

Alors que je démarrais, et sans que je lui aie rien demandé, il se lança dans un long monologue où il était question de l'amour de sa vie (Ponpon), de l'urgence de la situation (il allait très mal, mais vraiment très mal), du vétérinaire de garde ce soir-là qui allait sans doute euthanasier son chat adoré. Il ne lui resterait plus aucune raison de vivre après ça, et cela allait probablement lui coûter les yeux de la tête, lui qui avait perdu son boulot, et qui allait sans doute dépenser ses derniers euros pour éviter à Ponpon de souffrir davantage...

Je ne suis pas du tout psychologue et dans ces cas là je préfère me taire et laisser s'épancher le client. J'ai compris depuis longtemps que, quoi que je dise, ça tombe toujours à côté.

Quand j'arrivai à destination, l'homme, décomposé, serrait la cage contre lui comme s'il avait décidé de ne plus jamais s'en séparer. Sur le trottoir, des couples en tenue de soirée, insensibles au drame qui se jouait à quelques mètres d'eux, se dirigeaient bruyamment vers un restaurant. Avant de redémarrer, j'eus le temps de voir mon client s'immobiliser quelques secondes pour les regarder passer, comme ébahi par tant de gaité !

Trois jeunes se ruèrent sur mon taxi. L'un d'entre eux semblait en piteux état, il titubait sur le trottoir, heureusement soutenu par les deux autres.

« On le ramène, il a trop bu dès le début de la soirée et il ne va pas bien du tout.

- S'il vomit sur le siège, je vous facture le nettoyage » répondis-je d'un ton que j'aurais voulu sévère mais qui me fit l'effet d'être plutôt une molle protestation.

« Non, non, ça va aller, il a déjà vomi, il va tenir le coup jusque chez lui.

- Et c'est où chez lui ?

- 73 rue Notre Dame ».

Avec résignation, je murmurai : « C'est parti ! »

Le voyage se passa heureusement sans encombre, mais lorsque je les laissai à destination, je dus aérer mon taxi pendant un long moment pour le débarrasser des miasmes laissés par le fêtard.

Plus tard.

Un couple me héla. Mes deux passagers étaient en tenue de soirée, et j'espérais que l'odeur avait maintenant disparu.

« 40 rue Mermoz » énonça l'homme d'un ton semi agressif et il rajouta : « Je ramène Madame qui ne sait pas se tenir en société. »

Je m'aperçus alors que la dame sanglotait. Elle laissait échapper de petits bruits étouffés qui semblaient exaspérer son conjoint. Je n'ouvris pas la bouche du trajet, me contentant d'écouter l'homme agonir d'injures sa compagne qui avait semble-t-il commencé à céder aux avances d'un autre. Cela me rappela Dominique, et son départ précipité huit mois plus tôt...

Je lâchai le couple rue Mermoz, la dame pleurait toujours.

Je pris dans mon taxi une femme dont l'allure générale me fit penser à Barbara.

« Avenue Victor Hugo ! » lança-t-elle froidement.

J'obéis à l'ordre sans poser plus de questions. Un regard dans le rétroviseur me révéla qu'elle n'avait pas l'air plus joyeuse que je ne l'étais. De longs cheveux noirs tombaient en pluie sur son visage, elle n'était pas maquillée ce qui accentuait la pâleur de sa peau, l'absence de couleur de ses lèvres. Un col noir avec une petite collerette plissée, comme on n'en fait plus depuis des lustres, emprisonnait un cou qu'elle avait long et gracile. Nul éclat de bijoux ne renvoyait la moindre lueur dans le rétroviseur. J'étouffai un petit rire en pensant qu'elle ressemblait moins à Barbara qu'à Morticia Addams ! S'apercevant que je l'examinai, elle articula un désagréable :

« Vous m'avez bien vue ? Alors maintenant regardez plutôt la route ! »

Je m'exécutai sans un mot malgré une furieuse envie de lui répondre sur le même ton. Nous roulions depuis un quart d'heure et je venais d'atteindre l'avenue Victor Hugo :

« Je vous laisse où ? »

Pas de réponse. Mes yeux se posèrent à nouveau sur le rétroviseur. Elle était livide.

« Ça ne va pas ?

- Si, si, ça va, ça va, déposez-moi ici, c'est bon. »

Je m'arrêtai. Il n'y avait là ni bar, ni restaurant, ni boîte de nuit, juste une série de maisons d'un côté et les quais de l'autre. Elle me tendit un billet accompagnant son geste d'un glacial :

« Gardez-tout ! »

Comme je redémarrai, je la vis se diriger d'un pas lent vers l'escalier qui menait au bord du fleuve. Un frisson me parcourut. Je me mordis les lèvres, pensant que j'allais être la dernière personne à laquelle elle aurait parlé, si on pouvait qualifier de « parler » les quelques injonctions qu'elle m'avait données. Je n'aurais pas dû la laisser là, ou au moins essayer de la rappeler, de la raisonner... Et puis, je cessai de culpabiliser, si elle en avait marre de la vie, c'était son problème et à la limite, elle avait bien raison de vouloir en finir ! J'aurais aimé être capable de faire de même !

Je repris l'avenue en sens inverse et me dirigeai vers le centre ville. Quand j'atteignis la grand place, un groupe de jeunes traversa devant moi en chahutant. Une pluie de confettis atterrit sur mon pare-brise. Je les chassai d'un coup d'essuie-glace rageur.

Et tout à coup, comme si un rideau s'était brusquement ouvert je vis la ville, MA ville.

Tout étincelait : les toits, les façades, les arbres... Vitre ouverte, j'aspirai l'air du dehors. Je me sentais étrangement allègre. L'état d'esprit de mes clients, malheureux, malades, trompés, suicidaires... agissait sur moi comme un baume, et tandis que s'éloignaient les ados qui venaient de me jeter cette poignée de confettis salvatrice, je caressai le volant de ma 508 et me murmurai à moi-même : « Vivement 2023. L'année sera belle, Camille ! ».

22h - « Hep, taxi ! », par Zazie

Pour l'heure, Camille s'octroie une pause de vingt minutes dans le Bar du Théâtre pour boire un Cacolac. Il adore retrouver ce goût d'enfance, ce chocolat sucré gouleyant qui lui ravive les papilles et l'humeur.

C'est bientôt la sortie du dernier spectacle de l'année, Camille aura des clients. Par la vitrine du café, en face il voit l'affiche du Grand Théâtre : *Yvonne, Princesse de Bourgogne*. Ça ne lui dit rien mais l'affiche est très belle ! La dernière goutte savourée, il rejoint son taxi, il allume son lumineux, couleur orange. il vérifie dans son rétroviseur qu'il n'a pas de moustaches chocolatées. À peine les lettres TAXI s'illuminent qu'un couple entre dans le véhicule, la soixantaine bourgeoise. Ça promet !

Deux bonsoirs évasifs, tout justes audibles, un « 149 rue Jeanne d'Arc » sans un regard vers le conducteur. Camille leur répond d'un sonore « bonsoir Madame, bonsoir Monsieur » histoire de leur montrer qu'ils ne sont pas dans une voiture autonome. Mais ils continuent leur conversation entamée à la sortie du théâtre :

« Ah vraiment, quel spectacle affligeant ! Mais enfin Mathilde, qu'est-ce qui t'a pris de choisir cette pièce pour la soirée de Réveillon ? Hein ? Deux heures de souffrance, tu nous as gâtés !

– Moi ça m'a beaucoup plu ! Les critiques étaient excellentes et on me l'avait fortement recommandé.

– Cette folle d'Alice je présume ?

Tu présumes bien Victor ! Mais si tu peux éviter d'appeler Alice une folle, j'apprécierais ! D'autant que nous allons la retrouver tout à l'heure chez les Mainvielle pour fêter la nouvelle année.

– Tant qu'elle ne me demande pas mon avis sur cette...pièce.

– Pfff ! Tu ne comprends rien à l'art dramatique. »

Ça y est c'est parti, encore un couple bobo qui s'engueule dans son taxi comme s'il n'existait pas, Camille a l'habitude mais ce soir, ça lui pèse. Il se retient pour ne pas leur rentrer dedans, il regarde son compteur, ça le freine... Et la discussion dure, chacun campant sur ses positions quand soudain il sent le regard insistant de Victor dans son rétroviseur :

« De l'art dramatique ça ! crie Victor. Monsieur, vous... »

Camille surpris d'être pris à partie s'entend dire :

« Je préfère Camille

– D'accord ! Camille, vous trouvez que c'est de l'âart drâmâtique, de voir deux types en chemise et en cravate, sans pantalon ni caleçon déambuler sur scène comme si de rien n'était

– Ben si ce sont deux beaux mecs... » lui dit Camille sur un ton détaché. Il sent qu'il va se divertir un peu ce soir, enfin !

« Qu'ils soient beaux ou pas ce n'est pas le sujet, je parle de dignité, de pudeur, de...

– C'est drôle ce que tu dis, mon chéri, mais il me semble que ça ne t'a pas beaucoup gêné l'entrée de la jeune comédienne sur scène totalement nue !

– Oui eh bien ce n'est pas pareil. Elle était belle, diaphane... et puis excuse-moi du peu mais elle n'a pas joué au ping-pong à poil pendant cinq minutes elle ! »

Visualisant tout à coup la scène, Camille éclate de rire, rejoint rapidement par Mathilde, et tous deux rient de concert quand Mathilde décrit avec force détails croustillants et désopilants la partie de ping-pong. Et plus Victor se renfrogne en maugréant et plus Camille et Mathilde s'en donnent à cœur joie.

« Allez Victor, arrête de bouder, nous allons bientôt arriver. »

Camille concentré à nouveau sur son trajet – il n'a pas de GPS et refuse d'avoir une voix robotisée qui lui donne des ordres – opine du chef. Il ralentit et se gare devant un bel immeuble élégant où discute tout un groupe de personnes vêtues pour cette soirée unique, de paillettes, strass, chapeaux extravagants.

« Voilà vous y êtes !

– Bonsoir Camille. Et bon courage pour la suite ! dit Victor en ouvrant la portière côté trottoir. »

Se tournant vers sa femme, en train de régler la course, il ajoute :

« Nous sommes vraiment obligés d'aller à cette soirée, ma chérie ?

– Oui » répond Mathilde s'extirpant de la voiture et remettant en ordre son manteau.

« Mais rassure-toi, nous devrions bien nous amuser, Les Mainvielle ont prévu un tournoi de rhum ping-pong à partir de minuit sur leur terrasse , ce soir il ne fait pas trop froid ...Bonne année à vous Camille ! »

Elle fait un signe de la main, appuyé d'un clin d'œil malicieux au chauffeur de taxi. Le sourire aux lèvres, il lui répond d'un pouce levé, et redémarre en quête d'une prochaine course.

Il n'a pas à aller bien loin, dans une rue adjacente un homme lui fait de grands signes. Du genre chic, qui porte un beau jean, et un manteau mi-long bleu marine au col montant qu'il tient fermé d'une main, un sac en cuir Louis Vuitton posé à ses pieds. Camille s'arrête et descend sa vitre. Lorsqu'il se penche, Camille sent les effluves boisés de son parfum.

L'homme d'une voix à la fois sensuelle et grave lui dit :

« Bonsoir ! j'ai une course un peu particulière à vous demander mais je mettrai le prix que vous voudrez.

– Particulière comment ? » répond Camille suspicieux face au quarantenaire. Depuis le temps qu'il fait le taxi, des demandes bizarres, voire lubriques, il en a refusé un paquet.

Il s'approche un peu plus et entrouvre son duffle-coat, apparaît alors une petite tête de chihuahua. Instinctivement, Camille se recule, car les chiens, surtout petits, ce n'est pas sa tasse de thé.

« Ne craignez rien, Mons...

– Camille

– Ne craignez rien, Camille, Chouquette est une petite chienne adorable et...

– Possible », bougonne Camille, « mais je me méfie toujours des chiens gentils, blablabla, qui n'ont soi-disant jamais mordu ! Je ne veux pas être le premier c'est tout ! », et commence à remonter sa vitre.

« Écoutez-moi », supplie l'homme, « mon ex-femme et moi avons en garde partagée Chouquette et à partir de minuit, c'est la quinzaine de Tatiana. J'ai eu une journée plus que compliquée aujourd'hui et ma seule solution, pour ne pas avoir son connard d'avocat aux fesses pour cause de retard, c'est de faire prendre un taxi à ma Chouquette jusqu'à la gare où Tatiana doit la récupérer.

– Attendez, attendez, vous voulez dire que vous ne montez pas dans le taxi, juste votre chienne ! Non mais ça va pas la tête ! Et pourquoi vous ne venez pas vous aussi hein ?

– Je ne peux pas... j'ai un rendez-vous important que je dois honorer absolument.

Chuchotant, il ajoute : « il y va de ma vie... »

« Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? » s'exclame Camille.

« Je ne peux pas vous en dire plus. S'il vous plaît Camille, Vous êtes le quatrième taxi à refuser ma Chouquette », implore l'homme. « Je vous dédommagerai royalement, vous ne regretterez pas votre course. » Il sort alors quatre cents euros de sa poche tandis que Chouquette lui lèche le cou.

Camille est perplexe et fronce les sourcils, plongé dans une brève réflexion. Il est tellement touchant avec son beau regard de chien battu ; il sourit à cette image, tel maître tel chien !

« Bon ok, je prends Chouquette, mais je vous préviens si elle bouge ne serait-ce qu'une oreille, je l'abandonne dans une rue, dit-il sans conviction, tout en saisissant les billets.

« Merci, merci, Camille ! » L'homme met Chouquette dans le sac en cuir, non sans l'avoir couverte de caresses et de mots tendres, ouvre la portière arrière, et la dépose sur le siège. Voilà ma Chouquette, tu ne bouges pas jusqu'à ce que tu retrouves Mama, d'accord ? »

Camille lève les yeux au ciel : « *mama !* ».

« À quoi je vais reconnaître votre femme ? Elle a un sac Vuitton elle aussi ?

– Elle se tiendra devant la gare. Une grande blonde très jolie, type slave accompagnée de Vlad, un gars balèze pas aimable. Mais vous ne risquez rien.

– Encore heureux ! Allez, je dois y aller, si je ne veux pas rater votre ex. Bonne année tout de même ! Monsieur ?

– ...Alexandre ! À vous aussi, Camille ! » dit-il dans un souffle.

Camille démarre sous les yeux globuleux de son petit passager en direction de la gare. Il ne voit pas dans son rétroviseur le bel Alexandre se faire embarquer par deux policiers lourdement armés...

Une demi-heure plus tard, à la gare il décharge Chouquette qui, il est bien obligé de le reconnaître, s'est très bien comportée, mieux que certains de ses passagers ! Pas d'erreur possible sur Tatiana. Celle-ci accueille à grands cris sa *Chouquette d'amourrrr* et sans un mot ni regard pour Camille monte, sa minuscule chienne dans les bras, à l'arrière de la Bentley conduite par Vlad.

Camille a besoin d'un remontant. Il range son taxi sur les places réservées et se pose au Café de la Gare, il commande une bière pression bien fraîche. L'écran TV accroché au mur diffuse l'info en continu, quand son regard est attiré par le bandeau « *dernière minute* » qui défile sous l'image du journaliste, posté devant la Tour Eiffel, posté en avance pour le feu d'artifice. Il lit à voix haute : *un baron de la drogue interpellé en bas de son immeuble ce soir, Alexandre Abramov, plus connu sous le nom de Sacha, narcotrafiquant franco-russe recherché depuis des mois.*

« Ben ça alors ! Quand je vais raconter ça aux confrères ! Ils ne vont jamais me croire. Dommage il était beau gosse... Sacha ! »

Un peu sonné malgré tout, il finit tranquillement son demi, perdu dans ses pensées.... Minuit ne sonnera que dans quelques heures, mais des clients du café s'écrient déjà « bonne année ! ». Le patron éteint l'écran et met la sono à fond. Il prépare la fiesta. Camille en profite pour sortir, la chenille ou les sardines très peu pour lui.

Il remonte dans son taxi, regarde son compteur, tâte ses billets dans sa poche... Il sourit, encore une petite course et direction la couette ! Du moins c'est ce qu'il croit...

22h40 - « Camille se fait la malle », par Juve

Camille était encore sonné. Abasourdi. Il regardait le client qui venait de prendre place à l'arrière du taxi dans le rétroviseur. Ses mains serraient le volant à en devenir douloureuses, son corps était droit, totalement crispé au fond du siège. Seuls ses yeux avaient bougé pour voir le passager désormais installé à l'arrière, dans sa diagonale.

Il s'écoula une vingtaine de secondes, peut-être trente, avant que le client ne s'adressât à nouveau à lui.

« Vous avez compris l'adresse ?... Quelques secondes à nouveau. Vous m'entendez ?

— Hmm, oui je vous entends Monsieur. Excusez-moi. Je...

– Vous situez le lieu ? Vous êtes sûr que tout va bien ?

– Oui, je connais. Place du Tribunal. Excusez-moi. Nous y allons. Ça va Monsieur, ne vous inquiétez pas.

– Je vous remercie. Cette soirée m'a fatigué. »

Le taxi quitta la place réservée devant le restaurant duquel son client venait de sortir, un lieu réputé et connu de la ville où il venait de passer le réveillon de Nouvel An. Très élégant, il portait un costume noir sur une chemise blanche ; la cravate était rehaussée d'une pince probablement en or. Un manteau long le protégeait du froid qui avait fini par rétracter sérieusement le mercure du thermomètre en cette nuit de Saint-Sylvestre.

La client espérait ne pas tenir une conversation inutile et sans intérêt avec le chauffeur qui chercherait à rendre le trajet plus agréable, en tout cas, l'initiative ne viendrait pas de lui assurément. Il allait être exaucé, non pas que Camille fût un chauffeur discret et silencieux, mais là, à l'instant, il n'avait aucune envie et aucune force pour une discussion. Il conduisait sagement, à la fois prudent et concentré sur la place du Tribunal. Une fois n'était pas coutume. Pour le reste, il se passait à nouveau le film de la course précédente, une course folle en somme.

Tout avait commencé un peu moins d'une heure auparavant. Camille s'était éloigné du centre-ville pour éviter les fêtards qui ne manqueraient pas de s'y retrouver. De toute façon, la police, copieusement présente, avait mis en place les barrages et déviations indispensables. Il avait pris soin de stationner sans gêner, avait récupéré le petit sac à ses pieds et s'était installé à l'arrière de la voiture côté trottoir. Il avait extrait du sac et étalé soigneusement une grande serviette de table sur ses genoux, s'était servi un généreux café de la thermos et s'apprêtait à déguster le gâteau que sa mère l'avait sommé de prendre puisqu'il ne serait pas là pour le réveillon, comme l'an dernier. Le *berawecka*¹

¹ Célèbre en Alsace ou en Allemagne au moment des fêtes, le *berawecka* est un petit pain aux fruits secs qui se déguste aussi bien avec du sucré qu'avec du salé.

maternel, habituellement roboratif, lui fit du bien, lui redonna un peu d'énergie avec sa densité de fruits secs et de sucre. Il débarrassait le pique-nique improvisé quand son application professionnelle lui proposa une nouvelle course. Il maintint le gobelet de café presque vide entre ses dents pour ne rien tacher, se pencha entre les sièges avant et confirma la prise en charge de la course. Dans la minute suivante, après avoir vérifié que tout était en ordre – il n'aurait pas aimé avoir laissé des miettes sur le siège ou la moquette – il démarra vers la rue Paul Doumer.

Une note accompagnait l'adresse : il lui faudrait téléphoner au numéro indiqué lorsqu'il serait sur place afin de signaler sa présence. Arrivé en moins de dix minutes, il composa le numéro de portable dont il disposait, et à la deuxième sonnerie, on lui répondit.

« Bonsoir, c'est bien vous qui avez commandé un taxi ?
– Bonsoir. Oui c'est bien ici » confirma la voix masculine.

Avant que Camille ne rajoutât un mot, elle continua :

« Je vous ouvre. Entrez dans la cour avec votre voiture, et positionnez-vous devant le perron. »

Et elle raccrocha.

Camille entendit un bruit, un grincement prononcé sur sa gauche, et se tourna. Dans un mouvement lent et majestueux, la double porte en bois devant laquelle il avait arrêté provisoirement son taxi était en train de s'ouvrir. Il manœuvra et commença à pénétrer sous le porche sombre avant de déboucher dans la cour privée d'un hôtel particulier. Malgré des points lumineux en façade, on ne distinguait pas grand-chose même si la beauté du lieu ne faisait aucun doute. Les appliques diffusaient une lumière orangée autour du carré de gravillon. Lentement la 508 pénétra, et grâce à l'habileté de Camille, put faire un demi-cercle pour venir se positionner devant le perron. Les phares balayaient les murs, les sortant de l'obscurité avant de les y replonger au fur et à mesure de la progression. L'accès à la maison se faisait depuis le perron par une large porte à deux vantaux dont la partie inférieure était de bois, et la partie supérieure vitrée et protégée par des volutes en fer forgé. La voiture stoppa devant et une lumière plus forte venue de l'intérieur traversa les carreaux.

Face à lui, dans la lumière des phares, Camille aperçut un large garage dans lequel il estima que deux voitures pouvaient se tenir côte-à-côte. Il n'eut cependant pas le temps de se poser plus de questions. Le perron s'éclaira davantage à l'ouverture de la porte. Au volant, Camille se tourna et se pencha vers le siège passager afin de mieux voir. Il aperçut un homme vêtu d'une combinaison à double fermeture des pieds jusqu'au cou. Il portait

des gants. Après avoir ouvert au plus large les deux battants de la porte, l'homme descendit rapidement jusqu'à la voiture et tapota de l'index sur la vitre. Camille actionna le bouton sur la console de la portière et la vitre disparut dans la carrosserie.

« Bonsoir.

– Bonsoir Monsieur. Pourriez-vous m'aider s'il vous plaît, à porter un bagage lourd jusqu'au coffre ?

– Oui bien sûr. »

Camille s'empressa de quitter l'habitacle dans lequel il avait actionné un nouveau bouton pour déverrouiller le coffre arrière de la 508. Il contourna la Peugeot par l'avant. D'un saut encore alerte malgré l'heure tardive, il gagna le haut du perron et suivit son hôte qui le devançait dans un immense hall d'entrée dont partait un escalier colossal vers les étages.

L'homme contourna une malle métallique posée au sol, et pour la première fois fit face au chauffeur de taxi. Dans la lumière on pouvait lui donner environ 60 ans. Peut-être plus, mais probablement pas moins. Sous la combinaison, on devinait le col d'une chemise blanche et un nœud de cravate. Une fois de plus, notre chauffeur n'eut pas le temps de s'interroger plus.

« Prenez la poignée de l'autre côté, on va porter cette malle jusqu'à la voiture.

– Très bien. »

Les deux hommes se courbèrent, se saisirent de la poignée et soulevèrent. L'homme à la combinaison avait préparé son effort. Camille en revanche, fut surpris et dut s'y reprendre à deux fois avant de se redresser.

« Elle pèse son poids ! » s'écria-t-il.

« En effet Monsieur », fut le seul commentaire qui lui parvint.

Ils parcoururent les quelques mètres avec précaution notamment pour descendre les marches. Arrivés devant le coffre, l'homme proposa de poser la malle à terre ce qui leur permettrait de mieux de se positionner pour la glisser à l'intérieur.

Dans le hall de la maison, Camille avait eu un doute quant aux dimensions de la malle, mais finalement elle s'était glissée à l'intérieur du coffre sans trop de difficulté, abstraction faite de son poids. 50 ? 60 kilos ? plus ? Rarement, pour ne pas dire jamais, il avait eu un bagage aussi singulier à transporter. Il actionna le bouton de fermeture du coffre qui redescendit lentement et se verrouilla, puis regagna son poste de conduite. Alors qu'il s'attendait à voir monter le sexagénaire à l'arrière, une nouvelle surprise se produisit. La portière s'ouvrit, il se retourna pour accueillir son client à bord et découvrit qu'il s'agissait

en fait d'une cliente. Une femme dans la quarantaine probablement, vêtue d'un pantalon sombre, de bottes noires en cuir et d'une doudoune noire de marque venait de s'engouffrer dans la voiture. En prime, elle portait une longue et large écharpe qu'elle avait remonté sur sa tête. Elle portait également des lunettes sombres qui lui barraient tout le haut du visage. Elle ajusta l'écharpe sur sa tête de ses deux mains gantées.

« Bonsoir Madame.
– Bonsoir Camille. »

Un uppercut. Camille tressaillit, et aurait pu facilement vaciller s'il avait été debout. La cliente lui donna le temps de récupérer et de poser la question qu'elle attendait :

« Mais comment connaissez-vous mon prénom ? On ne s'est jamais rencontrés si je ne me trompe pas.
– Je connais tout de vous Camille : votre prénom mais aussi l'avenue Alsace-Lorraine, la rue des Grands Jardins, l'école Joliot-Curie...
– Mais... »

Elle l'interrompit assez sèchement sans toutefois élever la voix.

« Nous avons à faire, Camille, et pas de temps à perdre. Alors, vous allez vous mettre en route. Vous prendrez à gauche en passant le porche. En attendant, silence. »

Le taxi acheva le tour de la cour gravillonnée et se présenta face aux immenses portes. Une lumière clignotait sur le mur de droite, annonçant qu'elles allaient s'ouvrir. Les bras automatiques exercèrent leur traction de chaque côté, et elles s'ébrouèrent.

La 508 s'engagea lentement à gauche. Il n'y avait pas un chat dans la rue si près de minuit. Les gens étaient soit déjà au centre-ville à chanter et boire à même la rue, soit encore chez eux à trinquer.

« Que me voulez-vous ? Pourquoi vous me menacez ?
– Je ne vous veux que du bien Camille. Et je ne vous menace pas. Je m'assure simplement que vous allez faire ce que je vous dis, et ne pas tenter un acte de bravoure inutile qui ferait du mal à tout le monde. Prenez la direction de la gare. »

Camille avait le cerveau en ébullition. Il se concentrait sur la conduite, essayait désespérément de comprendre ce qui lui arrivait et réfléchissait à ce que signifiaient les propos qu'on lui tenait. L'avenue Alsace-Lorraine était celle de son appartement, la rue des Grands Jardins celle de sa mère, et l'école Joliot Curie, la maternelle que fréquentait la petite fille de sa sœur, sa nièce chérie. Il comprit que si elle pouvait savoir tout ça, elle avait

sans doute le pouvoir de leur faire du mal aussi. Les propos avaient été simples, clairement énoncés, et avaient atteint leur but, ils avaient totalement inhibé le garçon qui obéit sans broncher.

La voiture roulait désormais vers la gare, le silence régnait. Camille cherchait à distinguer la femme dans le rétroviseur intérieur, mais il faisait sombre, et elle n'avait pas découvert sa tête malgré la chaleur agréable de l'habitacle. Elle était tout au fond du siège, et ne bougeait pas. Les lunettes qu'elle portait l'empêchaient de distinguer son regard, on ne savait pas si elle fixait le chauffeur, la route devant ou bien l'extérieur par la vitre de la portière.

Malgré la violence de l'angoisse à laquelle Camille était confronté, un semblant de calme et de lucidité lui était revenu. Il s'aventura.

« Pourquoi moi ?

– Pourquoi je vous ai choisi ?

– Oui, pourquoi moi ?

- Si je voulais être drôle, je dirais pourquoi pas vous, mais je vais vous répondre, au risque de vous décevoir. J'avais plusieurs critères de choix. Le premier était que le chauffeur retenu travaille cette nuit, le deuxième qu'il soit sérieux, le troisième qu'on puisse avoir, disons...un moyen de pression suffisamment dissuasif comme votre mère, votre nièce Lou. Je vous entends vous demander comment j'ai pu obtenir ces informations, que tout cela est improbable. Là, c'est mon secret Camille, mais dites-vous que je peux et que je sais faire cela. Donc je sais certainement faire beaucoup d'autres choses, Vous comprendrez toutefois que je ne vous en dise pas plus, pour ma sécurité mais aussi pour la vôtre. »

Camille avala sa salive. Au loin, il perçut un peu d'agitation due aux abords du centre-ville qui se rapprochait. Comme il tournait à droite vers la gare, le calme relatif de la rue revint ; quelques personnes commençaient à sortir désormais, tout endimanchés pour la plupart.

Une nouvelle instruction tomba : prendre à gauche devant la gare en direction du parc zoologique. Après vingt-cinq minutes de route et plusieurs autres indications, Camille avait compris. Il se rendait de l'autre côté de la ville, mais évitait soigneusement le centre et les rues adjacentes. Il contournait tout bonnement.

Tout à coup, dans le rétroviseur, il fut attiré par la lumière du téléphone portable que sa cliente venait de porter à l'oreille.

« Nous arrivons ». Et elle raccrocha, puis s'adressa à Camille :

« Ralentissez, nous y sommes. Là sur votre droite, le portail qui s'ouvre, vous allez y entrer. »

Deux portes métalliques s'ouvrirent sur une allée de pavés entre deux hauts murs d'immeubles. La voiture s'engagea lentement et au bout de l'allée d'environ cinquante mètres, une plateforme bétonnée précédait un ancien bâtiment industriel tout de béton et de métal. Manifestement, on était sur un gigantesque chantier de rénovation, avec tout ce que cela comportait de matériels et d'engins.

« Garez-vous en marche arrière entre les deux camions, là. Il faut décharger la malle. »

Camille exécuta la manœuvre, actionna l'ouverture du coffre et descendit. À l'arrière, la passagère ne bougea pas. Mais sorti de nulle part, un homme casqué attendait Camille devant le coffre. Celui-ci ne prononça pas un mot, fit signe au chauffeur de se saisir de la poignée de son côté. Ils déchargèrent le singulier bagage et le placèrent sur un chariot à roulettes qui allait en faciliter la manutention. Armé d'une lampe torche puissante, l'homme au casque disparut dans le bâtiment en poussant le lourd chargement. Le faisceau lumineux se perdit au bout de quelques secondes. Camille demeurait prostré, une main appuyée sur l'aile de la voiture.

Par la fenêtre qu'elle venait d'ouvrir, la femme intima à Camille de reprendre le volant ; il obéit sans broncher.

« Vous êtes très efficace Camille, je ne regrette pas de vous avoir choisi. Nous pouvons rentrer. Ramenez-moi Avenue Paul Doumer. »

À la suite de la manœuvre ayant permis le déchargement, la voiture était dans le bon sens pour regagner la rue principale. À peine eut-il repris l'allée pavée que le portail métallique répondit à l'ordre d'ouverture télécommandé qu'il avait reçu.

Le trajet de retour était silencieux. À tort ou à raison, Camille estima que malgré le poids des menaces, sa vie n'était pas en danger immédiat. Le stress était intense, mais il n'avait pas cédé à la panique. Il s'aventura à rompre le silence.

« Je ne comprends pas Madame.

– Vous ne comprenez pas quoi, Camille ?

– Pourquoi vous avez enquêté sur moi, pourquoi vous menacez ma famille. Je vous aurais transporté et j'aurais porté la malle tout de même.

– J'aime votre naïveté, Camille. La situation est plus complexe que vous ne l'imaginez. J'avais prévu de toute façon de vous donner quelques éléments de compréhension. »

La voiture avait regagné l'avenue Paul Doumer.

« La malle que vous avez eu la gentillesse de porter n'est pas ce que vous croyez, c'est-à-dire un simple bagage un peu original. Non. Son contenu est hautement sensible, et disons qu'il serait préférable qu'il ne tombe pas entre les mains de la police ou de la gendarmerie.

– Mais qu'est-ce qu'elle contient ?" interrogea-t-il dans le rétroviseur.

« Ça, Camille, c'est confidentiel. Sachez simplement, je vous le répète, qu'il vaut mieux que la police ne tombe pas dessus. Pour moi, mais aussi pour vous.

– Vous parlez pour vous. Moi je n'y suis pour rien.

– Moi je sais que vous n'y êtes pour rien, mais pas la police. C'est là tout le pittoresque de la situation. »

Les dernières paroles troublèrent à nouveau le chauffeur qui ne comprenait pas plus ce qui lui tombait dessus. L'explication qu'il reçut le fit blêmir.

« Voyez-vous, Camille, à cette heure, sur la malle, en particulier sur les poignées, il y a vos empreintes, et uniquement les vôtres. Peut-être n'avez-vous pas eu le réflexe d'observer les deux hommes auxquels vous avez gentiment prêté main forte ? Ils portaient des gants. La malle a été soigneusement nettoyée avant votre arrivée. Si la police scientifique devait s'y intéresser, elle ne trouverait que vos empreintes, et comme tout a été étudié, vous avez soulevé, un coup le côté gauche, et un coup, le côté droit. Mais au fait, dites-moi Camille, c'était quoi cette affaire ancienne qui vous a valu cette inscription au casier judiciaire ? une bagarre ? un vol ? une escroquerie ? Les trois si je me souviens bien du dossier... »

Camille n'en revenait pas. Lui qui avait simplement pris une course, rendu service pour un bagage, s'était en réalité fait piéger d'une façon prodigieuse. Il était désormais mêlé à quelque chose d'illicite, contre son gré, et sans pouvoir y remédier.

Sa vie défilait à grande vitesse dans sa tête. Il y a quelques années il avait fait une connerie, en effet. Il s'était laissé monter la tête comme on dit, et n'avait pas su dire non à un petit caïd qui avait imaginé une escroquerie qui était tombée à l'eau. Tout avait mal tourné et même si son avocat avait réussi à minimiser son action, il avait pris une condamnation pour l'exemple. Depuis, grâce à sa famille, il s'était sorti de tout cela, avait réussi à travailler et maintenant il possédait sa licence de taxi. Mais il n'avait que trop bien compris ce que la dame en noir voulait lui dire. Ses empreintes étaient dans le fichier de la police ; il ne serait pas difficile de remonter jusqu'à lui. Mais, bon sang de bonsoir, que pouvait bien contenir cette foutue malle... ?

Il pensait aux caméras de la ville qui permettraient sans doute de le disculper, mais elle coupa court à son espoir comme si elle l'entendait penser, en lui apprenant qu'une 508 identique à la sienne, munie de fausses plaques - *les vôtres, Camille* – avait parcouru le même trajet au moins deux autres fois dans la nuit et même les nuits précédentes, pour

entretenir le flou et le doute des forces de police pour le cas où elles auraient à effectuer des contrôles vidéo. Camille n'en apprit pas plus sur ces déplacements frauduleux, mais il comprit que la machination était machiavélique, et que ces virées nocturnes avaient à n'en pas douter été orchestrées avec précision afin de le mouiller un peu plus.

La passagère avait envoyé un SMS au moment même où la voiture atteignait l'adresse d'où elle était partie. Elle intima à Camille de stopper sur le bateau du trottoir, il n'aurait pas à pénétrer dans la cour de l'hôtel particulier. Elle actionna la portière tandis qu'une porte de service s'entrouvrit laissant le passage à un piéton. Elle avait déjà mis un pied au dehors, se ravisa et rentra à nouveau la tête dans l'habitacle.

« Tout travail méritant salaire, vous trouverez une enveloppe dans l'accoudoir central de la banquette arrière. Inutile de me faire un reçu plaisanta-t-elle.

Elle rajouta :

« Nous sommes désormais liés, Camille. Je vous encourage fortement à garder tout cela confidentiel. Pour moi évidemment, mais pour vous et votre petite famille aussi. On s'est compris ?

– Oui Madame. » Mécaniquement, il s'adressait à elle comme un subordonné, un majordome.

« Fort bien. Alors, à très bientôt. Bonne nuit, et surtout bonne année. Je vous souhaite plein de bonnes choses. Ne changez surtout rien à votre programme de la nuit, cela pourrait nuire à votre innocence. »

Elle sortit pour de bon, claqua la portière et passa la porte piétonne qu'elle repoussa derrière elle, laissant Camille à son désarroi. Machinalement, il corrigea son statut afin de se rendre libre, prêt pour une autre course, et redémarra.

Place du Tribunal. Il déposa un client de retour de son réveillon. Il régla par carte, se fit remettre une facture et s'engouffra dans le hall d'un immeuble cossu à côté du palais de justice. Quelle ironie !

Il éloigna le taxi comme par méfiance et s'arrêta un peu plus loin, là où il avait le sentiment de ne pas être observé, comme si depuis le palais de justice, on braquait des jumelles sur lui. Il ouvrit la boîte à gants et en sortit l'enveloppe qu'il avait récupérée dans l'accoudoir arrière. Il n'avait pas pris le temps de l'ouvrir, ou peut-être avait-il hésité. Cela étant, cette fois il déchira l'enveloppe sur un côté, et en sortit une liasse de billets. Impressionnante. Il faillit en sourire, surpris par des couleurs de billets qu'il ne connaissait même pas : celles

des coupures de 200 et 500 euros. Il ne se souvenait pas d'en avoir eu en mains un jour. Peut-être, une fois, il y a longtemps, un billet de 200 euros pour une course payée en liquide. Il compta. D'abord les liasses, puis les billets dans chaque liasse : vingt pour chacune ; cinq liasses de billets de 500 euros, cinq liasses de billets de 200 et cinq liasses de 100 euros. Ses notions de calcul mental étaient suffisantes pour compter quatre-vingt mille euros. Il se relâcha au fond de son siège.

« C'est quoi ce bordel ? » se demanda-t-il à haute voix. « Si ça se trouve ils sont faux ». En même temps il froissa le papier entre ses doigts, le craquement caractéristique du papier à monnaie lui laissa penser, pour ne pas dire espérer, que les billets avaient plutôt l'air vrai, y compris visuellement. Machinalement, il fouilla l'enveloppe de la main pour vérifier qu'il n'y avait rien d'autre, et il fit bien car il y trouva un petit carton sur lequel était imprimé « *Avec mes remerciements* ».

La somme était colossale pour lui. Et s'il travaillait la nuit de Nouvel An, ce n'était pas simplement pour échapper au réveillon familial. Il avait besoin d'argent, cruellement besoin d'argent

Décidément la nuit était singulière. Son téléphone émit un bruit de sirène annonçant l'arrivée d'un SMS. Il s'empara de l'appareil sur son support, ouvrit le message et lut : « *Je vous encourage à ne pas déposer le contenu de l'enveloppe sur un compte bancaire, ni à le dépenser massivement à un seul endroit. Les services fiscaux et la douane n'aiment pas ça du tout, et ils ont les moyens de vous causer des soucis. Au moins autant que moi... A très bientôt* ». Le message venait du numéro que Camille avait appelé à son arrivée à l'hôtel particulier. Il ne releva pas vraiment le message de prudence, mais demeura perplexe sur les derniers mots : *à très bientôt*. Elle le lui avait déjà dit tout à l'heure, mais il avait pris ça comme une habitude de langage, quand on quitte quelqu'un. Cette fois, il y vit la marque d'une quasi-certitude : il la reverrait. Où ? quand ? pourquoi ? Il n'en avait pas la moindre idée.

Une autre course l'attendait.

23h40 - « Taxi c. Fini », par Artémise

Mettre le clignotant à droite. Ralentir. Freiner. Faire mine de se garer le long du trottoir. Placer le levier de vitesse sur P. Allumer le plafonnier. Annoncer le prix de la course. Encaisser.

« Vous voulez une facture ? »

Le client sort du taxi, hésitant sur la formule à choisir pour prendre congé et lance un « *bon courage pour la suite* » qui est finalement la meilleure option. Camille répond « *merci* » sans rien ajouter. À cette heure incertaine, il est trop tard pour un « *bonne soirée* », le « *bonne* » étant au conditionnel – on ne sait jamais et il est trop tôt pour un « *bonne journée* » tout aussi hypothétique. Qui sait ce que peut réserver la nuit de la Saint-Sylvestre et le premier jour de l'année ?

Camille qui a encore en mémoire l'histoire de la malle et cette horrible bonne femme, regarde la pulpe de ses doigts, ferme les yeux un instant, se masse les cervicales, effectue de petites rotations dans le sens des aiguilles d'une montre puis en sens inverse. La poisse, ces mains ! Les empreintes sur les poignées de la malle. Il faudrait toujours conduire avec des gants. Il paraît que ça ménage le volant et le levier de vitesse car les mains seraient acides et accentueraient la corrosion. En tout cas : ne rien changer aux habitudes – pactole en poche ou non – pour ne pas éveiller de soupçon. Un conseil à suivre.

23h40, c'est le moment du service où ça commence à peser. Des heures que le taxi roule avec peu de pauses, et il y a autant d'heures à tirer sans doute si on en croit l'activité qui règne sur le réseau radio. Camille est à ce point d'équilibre où le corps et la machine ne font plus qu'un, où le corps est la machine. Où chaque geste est immanquablement machinal.

Clignotant. Frein à main. Rétroviseur. Réseau radio. Taximètre. Lumineux sur le toit ABCD – rouge occupé-vert libre-éteint hors service. Facture. Carte bleue. Ticket. Pourboire. Merci.

Depuis le début du service, c'est au moins la septième fois qu'un taxi du réseau s'arrête devant *La Momelette* pour embarquer ou déposer quelqu'un. Ce lieu branché où l'on peut tout faire, manger, boire, chanter, danser, rire et inhaler des substances, semble concentrer toute la population interlope de cette nuit du 31 qui n'a de sainte que les libations et bruits qu'elle engendre. Le trottoir regorge de fêtards qui attendent leur tour pour entrer dans ce sanctuaire, surfait selon l'opinion de Camille qui n'y a pourtant jamais mis les pieds. Pas le temps, et puis c'est hors de prix. Mais bon, son avis ne compte pas à côté de celui des influenceurs-influenceuses qui raflent des millions d'abonnés sur Instagram et qui mettent

au pinacle cette ancienne cantine d'ouvriers devenue une discothèque-restaurant-théâtre hybride « polymorphe ». Polymorphe, encore un truc de journaliste pour vanter sa spécialité : l'omelette dans tous ses états avec tous types d'œufs, de l'autruche au serpent en passant par les fourmis. Il faut dire aussi que la patronne, une ancienne actrice qui a connu son heure de gloire dans un film culte *La Môme Panic* est pour beaucoup dans la branchitude de l'endroit, son nom en mot-valise et sa notoriété.

Camille en est là de ses considérations quand une silhouette portant un énorme sac à main et affublée d'un boa tout aussi énorme, fanfreluche toute en plumes, toque à la vitre de la 508, côté conducteur.

« Bonsoir, v'z'êtes libre ? »

Camille baisse la glace de quelques centimètres.

Les plumes du boa textile suivent le mouvement comme si elles voulaient se frayer un passage dans l'interstice laissant pénétrer dans l'habitacle des effluves d'un parfum qui pourrait vite devenir entêtant. Puis c'est une bouche très maquillée qui s'approche.

« Vous pouvez m'emmener rue de Beauharnais, mon boa et moi ? »

Camille sourit au jeu de mots « beauharnais boa ». Ça détend. La rue de Beauharnais est à une quinzaine de minutes. Si ça roule bien. L'haleine de la cliente sent la menthe et pas l'alcool. Ça changera de Choupette-chihuahua, de la suicidaire blafarde et autres Ponpon qui se sont succédés ce soir sans parler de la femme à la malle...

« Oui, c'est bon. Ne restez pas sur la chaussée. Faites le tour et montez. »

Tant pis pour la pause réveillon que j'avais prévue pour m'auto-souhaiter une bonne année en regardant des feux d'artifice sur You Tube, se dit Camille qui n'a jamais su dire non, même à un client imprévu alors que son taxi est déjà occupé. On dirait que cette nuit de la Saint-Sylvestre ne réserve que des surprises. Raides et plutôt acides. Pourvu que celle-là ne me demande rien d'autre de saugrenu mis à part aller rue de Beauharnais.

La portière avant, côté passager s'ouvre.

« Non, pas là, Madame, à l'arrière ; s'il vous plaît. »

Pas question que sa passagère, une blondasse à la peroxydation capillaire incertaine – du fait maison sans doute – chamboule son repas de réveillon qui attend patiemment à la fois sur le siège pour ce qui est du pain, de la gelée de raisin, de la salade festive (avec des

pignons de pin) et dans la glacière posée sur le plancher, pour le foie gras, la bûche miniature parfum café et les 15 cl de vin blanc liquoreux, qui passeront l'alcootest haut la main en cas de soufflerie policée.

La très peroxydée engoncée dans un manteau imitation peau de serpent souffle.

« Ah non pas Madame, pas ce soir, appelez-moi Reina. Dites, vous êtes pas drôle, vous. À l'avant, c'est quand même plus sympathique pour discuter, pour nouer des liens. À l'arrière, ça sera pas pratique avec mon sac sur les genoux pour blablater sans avoir à forcer la voix. Je suis claquée ce soir. J'ai encore sacrément dépoté.

– Écoutez, Madame, vous vous installez à l'arrière ou vous ne montez pas, c'est tout. Ce sont les consignes de sécurité.

– Consignes de sécurité, mais pas du tout. Un passager peut s'installer à l'avant. À condition qu'il attache bien sa ceinture. Et puis, vous ne pouvez pas me refuser la course, je vous rappelle. Au cas où vous ne le sauriez pas. »

Camille soupire. Une emmerdeuse, pointilleuse, et bavarde, en plus. Il aurait mieux valu dire non tout de suite et réveillonner en solo sur un parking pendant la pause.

La cliente s'installe péniblement en plein milieu de la banquette arrière et dépose précautionneusement sur ses genoux son grand sac à main à la forme mal définie. Depuis le rétroviseur, mouchard fidèle de ce qui se passe dans l'habitacle, Camille observe la scène en se demandant pourquoi le sac fourre-tout, en peau de serpent – décidément, la cliente est accro aux artefacts reptiliens – n'échoue pas à côté. Vu la taille du sac, qui d'ailleurs semble assez lourd. *Encore une qui trimballe tout un institut de beauté dans son sac à main, se dit Camille in petto. Oh et puis zut, elle est majeure et vaccinée la dame, elle peut bien faire comme bon lui semble.*

Il y a peu, une dame âgée, toute petite, toute menue, sèche comme un cure-dents, est restée littéralement agrippée à son sac à main qu'elle tenait dans ses bras comme un bébé en expliquant que c'était pour ne pas l'oublier. « *Car, voyez-vous, la dernière fois, je l'ai laissé dans un taxi qui a prétendu que non, il ne l'avait pas trouvé alors que je venais de retirer 500 euros au guichet de la banque. On ne peut faire confiance à personne.* »

Enclencher le taximètre. Pousser le levier de vitesses sur D. Mettre le clignotant à gauche. Tourner la tête. Regarder en arrière à cause de l'angle mort. Accélérer.

Reina jauge le véhicule à boîte de vitesse automatique qu'elle trouve sobre, sans aucune fioriture ou touche personnelle. *Un taxi impersonnel, se dit-elle en se demandant tout à coup si la personne qui le conduit est un homme ou une femme. Difficile à dire : la voix est grave, mais sans plus. Une voix de fumeur ? Le physique n'est pas très parlant : cheveux*

courts, mains râblées, ongles propres et sans vernis. De ce qu'elle en voit à l'arrière, profil, trois quarts, Reina se dit que le visage pourrait être androgyne. Entre trente et quarante ans. Questions vêtements, ce n'est pas mieux : un T-shirt manche longue, un gilet doudoune sans manches, un jean et des baskets. Pas de montre au poignet, pas de bague au doigt. La seule façon de savoir, c'est de passer par l'état civil.

« C'est quoi votre prénom ? »

Camille sursaute. La bouche ultra maquillée est à quelques centimètres de son oreille. Les lumières de la ville en fête éclairent par intermittence, les mains de la cliente qui ont agrippé le dossier des sièges avant entre lesquels est calé le sac à main informe. Camille qui se concentre sur la circulation, a quand même eu le temps d'entrevoir les tatouages tête de vipère, prête à cracher son venin avec une langue qui déborde sur les phalanges. Un frisson qui s'invite par mégarde, traverse le corps-machine de Camille.

« Madame, est-ce que vous pourriez vous reculer un peu, je vous prie ? Il y a beaucoup de trafic. Il faut de la concentration. Votre tête m'empêche de voir derrière. C'est mieux si vous restez assise au fond de la banquette.

– Vous avez vos rétroviseurs extérieurs non ?

– Oui, mais ça ne suffit pas. Ce soir, les conducteurs sont particulièrement imprévisibles. Pour votre sécurité et la mienne, il vaut mieux ne pas prendre de risques. Si vous voulez arriver à bon port. Vous voyez comme moi l'état de la circulation.

– Alors, vous allez me dire quel est votre petit nom ? Je vous ai donné le mien hein ?

– Euh, c'est Camille. Pourquoi ?

Reina soupire. Elle n'est pas plus avancée. Camille, c'est le prénom pour tous, homme ou femme. D'ailleurs, se demande Reina qui s'est reculée tout en rapprochant de son giron son sac tout avachi, quel est le féminin de chauffeur de taxi ? Chauffeuse de taxi ? Taxieuse ? Taxiwoman ? Taxigirl ? Et dans ce taxi, combien de personnes se sont assises sur cette banquette ? Combien ont-elles vomi après une soirée bien arrosée ? Reina a noté les sacs vomitoires glissés dans la poche kangourou des sièges avant. Comme dans les avions. Et à part des hommes et des femmes, combien de mamies centenaires ? Et qu'est-ce que ce taxi a transporté comme objets, comme animaux ? Des valises remplies de billets ? De la drogue ? Combien de chiens ? De chats ? Peut-être des singes aussi et sans doute des souris de compagnie ou des hamsters. Des cochons d'Inde ? Est-ce que ce chauffeur, cette chauffeuse, exige un supplément pour le transport d'animaux ?

« Au fait, je vous ai pas demandé, ça va me coûter combien ce soir, la Saint Sylvestre, c'est tarif spécial ?

– Le taximètre vous le dira, Madame.

– Oh, arrêtez de m'appeler Madame, c'est la nouvelle année, alors faites des trucs que

vous n'avez pas l'habitude de faire. Appelez-moi Reina. C'est plus festif ! Bon alors, il y a déjà 3 euros 10 de prise en charge. J'ai vu la loupiote verte sur le toit donc vous appliquez le tarif D nuit avec jour férié c'est 3 euros 8 centimes du kilomètre. Il y a quoi 7 kilomètres environ pour le plus court, donc trois fois sept ça fait 21 enfin presque 22 avec les centimes +les 3 et chouia du départ, on va tourner autour de 25 euros, c'est ça ? D'habitude je paie moins cher, mais bon c'est pas tous les jours le 31 décembre. Vous n'allez pas vous amuser à faire des détours qui rallongent hein ?

– Ça dépend si vous êtes pressée ou pas. Le GPS indique que le trajet le plus court bouchonne. D'ailleurs, voyez, ça commence.

– Et bien, on va bouchonner. Pas la peine de gaspiller de l'argent et de l'essence. J'ai tout mon temps. J'en ai fini pour ce soir. Je rentre chez moi. Ce serait amusant que vous me déposiez devant mon immeuble à minuit pile. Je pourrais dire que j'ai fêté le jour de l'An dans un taxi ! »

Un air jazzy de chanson pour enfants « *je suis Bertrand, le vieux serpent* » fait irruption dans l'espace confiné. Reina cherche son téléphone au fond de la poche de son manteau puis décroche :

« Oui allo, ma cocotte, oui je suis dans le taxi. . D'accord, ça marche. Super, on va pouvoir se claquer la bise à minuit. Euh oui, c'est un taxi noir. Bibises, à toute. »

Penchée sur son gros sac tout mou, Reina remet péniblement le téléphone à sa place et sort de l'autre poche une vaporette qu'elle aspire bruyamment. Entre deux bouffées, elle souffle à Camille :

« Ah, il faudra vous arrêter au snack de la rue Serpentine, ça va faire un tout petit détour non ? C'est pour prendre ma copine Lulu. Vous ne pouvez pas refuser un arrêt, ni de prendre un autre passager.

– Madame, c'est un taxi non-fumeurs.

– Ah oui, et c'est écrit où ?

– Je vous le dis, c'est suffisant.

– Non, il faut que ce soit explicitement mention

né. La vaporette, c'est sans danger, c'est pas comme si je fumais de vraies cigarettes, hein ?

– Le règlement, c'est le règlement.

– Affichez-le ou mettez un autocollant avec une cigarette qui fume bien barrée. Bon si ça doit vous énerver, je vais la ranger ma fumorette. »

Camille aurait préféré réveillonner devant la télé et le Crazy Horse avec son foie gras accompagné d'une bouteille de blanc de 75 cl. au lieu de se taper cette raseuse à la voix éraillée qui titille les basses et qui ne va pas tarder à lui réciter la litanie des textes de loi sur les taxis. Elle la ramènera un peu moins si le taxi est pris en chasse par l'autre bande de mafieux à la malle avec les empreintes qui accusent. Et puis, elle a une drôle d'odeur cette

bonne femme. Autant elle sentait la cocotte quand elle est montée, autant ça commence à sentir la petite fille qui se néglige maintenant. Il y a des gens comme ça qui ont des odeurs corporelles indisposantes. Parfois un parfum même musclé, ambré, chypré ne suffit pas à masquer les miasmes. Camille déteste les sapins désodorisants, mais se dit qu'il serait bien utile d'en avoir un maintenant. Un sapin avec des paillettes, tant qu'à faire. Qui se balancerait pendu par un élastique au rétroviseur. Un sapin hypersensible. À la moindre accélération ou coup de frein.

Feu rouge. Piétons. Feu vert. Piétons au milieu de la chaussée. Klaxons. Accélérer. Freiner. Stopper. Attendre. Soupirer. Regarder l'heure au tableau de bord : 23h52.

« Camille, t'as quelqu'un à bord là ? »

– Oui.

– Pour combien de temps ?

– Je ne sais pas, ça bouchonne.

– Milou, tu peux prendre 4 personnes 6 rue des Acacias ? C'est pour l'hôtel de la Gare. C'est bon pour toi ? »

La radio crachote. Le dénommé Milou annonce d'une voix lasse :

« C'est bon je prends, c'est ma dernière. Après je raccroche. J'en ai plein les pédales aujourd'hui. Et puis je veux embrasser ma femme sous le gui à minuit. »

Camille baisse le volume. Reina intervient.

« Oh, ne vous gênez pas pour moi. Je comprends, vous devez faire votre boulot. Dites, ça va beaucoup rallonger question temps de passer rue Serpentine ? »

L'odeur fauve qui prend possession de l'habitacle de manière insidieuse, commence à incommoder Camille qui ne répond pas.

Piétons. Sifflets. Langues de belle-mère. Chapeaux flashy. Serre-tête lumineux. Pétards. Haut-parleur qui beugle dans une langue étrangère. Un groupe hétérogène et alcoolisé a pris possession de la chaussée. Pied sur le frein. Levier de vitesses sur N. Attendre. Frôlements des vitres. Cliquetis métalliques. Rayures sur la carrosserie (c'est sûr). Regards vitreux.

Une grosse langue lèche la vitre avant côté passager.

« Ben dites-donc, ils vont vous l'abîmer, votre voiture. Ça vous fait pas peur ? Vous ne pouvez pas avancer un peu ? On va y être encore là à minuit.

– Vous voyez bien que non, je ne peux pas avancer. Il faut attendre qu'ils bougent. J'ai l'habitude. Ça arrive souvent le jeudi avec les soirées étudiantes.

La sirène d'une voiture de police qui se rapproche, agit comme une buse qui fondrait sur une volée de moineaux. Le groupe compact d'incivils s'égaie sur les trottoirs, libérant la voie.

Pousser le levier sur D. Accélérer. Se déporter à droite. Ralentir. Freiner. Stopper. Levier sur N. Laisser passer la maréchaussée. Camille transpire plus que de raison. Cette saloperie de malle lui dégouline encore ses frayeurs.

Les minutes suivantes s'égrènent au rythme des feux de signalisation et des noceurs hystériques qui envahissent la chaussée sans se soucier le moins du monde des véhicules à deux, trois, quatre ou six roues. Mais oui, c'est ça, la nuit et la rue est à nous, pense Camille, à qui il tarde de se débarrasser de sa passagère de plus en plus odorante, quitte à lui faire une réduction si elle lui laisse la possibilité de prendre un trajet plus rapide tout en passant par la rue Serpentine.

« Vous allez me faire une réduction ? C'est sûr ?

– Oui, ce sera 25 euros. Ça vous va ?

– Allez, tope la !

– Bon ça va, faites-moi confiance. On va pas toper. J'ai besoin de mes deux mains ce soir. Vous avez vu toutes les voitures qu'on a autour, sans compter les scooters et les motos ? »

Rétroviseur droit. Rétroviseur gauche. Plage arrière. Passage piéton. Feu rouge. Feu vert. Ralentissement. Arrêt. Bouchon.

Reina, mal à l'aise, se rencogne dans le moelleux du siège en cuir, la main droite sur son sac et la gauche sur le truc en plumes de son cou.

« Et toi ma petite Choupinette, ça va ? »

De son rétro-périscopie, Camille regarde la scène perplexe et se risque à une question.

« C'est qui Choupinette ?

– C'est mon boa. »

Camille n'en croit ni ses oreilles ni ses yeux dont la vision s'étrécit dans le rétroviseur. L'enquiquineuse parle à ses fanfreluches.

« Vous parlez à votre boa ?

– Ben oui, qu'est-ce que vous croyez ? C'est mon outil de travail. C'est avec lui que je gagne ma vie. Je fais un numéro inédit à la Momelette. C'est moi la femme-serpent. »

Camille se souvient avoir lu quelque chose à ce sujet, un entrefilet dans le journal à moins que ce ne soit un trac publicitaire, mais ne se rappelle pas précisément de quoi il était question. Que peut bien faire sur scène cette bonne femme avec son truc en plumes ? Un *striptease* ? Certainement. Elle a la tête de l'emploi. À tous les coups, elle a le corps entièrement tatoué de trucs à serpent. Camille imagine le spectacle : Reina arrive sur scène avec un costume en peau de serpent fait d'écailles multiples qu'elle enlève une à une jusqu'à ce qu'il n'en reste que quelques-unes, sur la pointe des seins et le pubis. À moins que....

« Ça paye bien, femme serpent ?

– Non, heureusement qu'il y a les pourboires, les gens m'adorent. En plus, j'ai beaucoup de frais d'entretien et de logistique. »

Camille fronce les sourcils. À part le teinturier, si le boa ne peut pas se laver à la main et quelques réparations couturières, ça ne doit pas chercher loin quand même.

Feu rouge. Feu vert. Accélérer. Circulation fluide. Respiration. 23h50 au tableau de bord. Téléphone chansonnette jazzy. Encore la chanson du serpent.

« Oui, ma Lulu. Hein ? Quoi ? Tu t'es remise avec ce con ? Il vient te chercher ? Là ? Tout de suite ? Et moi alors, je suis en route ! Je viens plus ? C'est ça oui. Je te laisse et viens pas me chercher quand il t'aura encore foutu un gnon. »

Reina rapproche son visage de Camille qui voudrait en finir au plus vite.

« Bon, vous pouvez filer direct rue Beauharnais. On oublie la Serpentine. »

Camille déstresse en imaginant que dans quelques minutes, le taxi déversera son chargement, comme un sac plastique noir puant dans le camion-poubelle, le lundi matin. Le foie gras et le vin blanc tant attendus chasseront les effluves musqués qui rendent l'atmosphère presque irrespirable. Pourvu que l'odeur n'imprègne pas les sièges. La

blondasse sera devant son immeuble à minuit pile avec un peu de chance. Reina caresse maintenant son sac en fredonnant un drôle d'air qu'elle répète en boucle.

« Suis le grand serpent, le grand serpent de la montagne / Et je suis malheureux car j'ai perdu ma queue / Toi / Qui es mon ami, mon ami, veux-tu bien / Être un p'tit bout ma queue, être un tout p'tit bout d' ma queue... »

Camille qui a l'habitude des clients atypiques et ce soir ils n'ont pas manqué, se fait la réflexion que celle-là manquait au tableau : une chanteuse de comptine à un boa textile. Reina est partie dans les aïgus façon la Callas mixée à Pavarotti

« C'est une chanson pour enfants ? » demande Camille qui n'en peut mais, et ne trouve que cette question pour arrêter la rengaine qui lui vrille la tête. Il faut que tout ça s'arrête sinon c'est la migraine assurée. D'abord l'odeur et maintenant les chansonnettes.

« Oui, c'est une comptine. Choupinette l'adore. »

Le taxi bifurque, quitte la large avenue et s'engage dans la rue Beauharnais, une voie à sens unique, ponctuée de gendarmes couchés et particulièrement calme à ce moment précis.

« Ha, ha ! C'est bientôt l'heure, regardez, dans quelques secondes, c'est minuit. Tiens d'ailleurs, c'est Choupinette qui va vous souhaiter la bonne année, n'est-ce pas Choupinette ? »

Camille écarquille les yeux et pousse un cri d'orfraie quand la tête triangulaire d'un boa de chair et d'os passe à 10 centimètres de sa joue.

Zigzag. Klaxon. Lumières phosphorescentes. Vue brouillée. Pédale de frein au plancher. En plein milieu de la rue quasi déserte. Miracle. Pas de clignotant. Pas de bord de trottoir. Pas de geste automatique. À la place, une peur panique. Une tétanie généralisée.

Il faut plusieurs minutes à Camille pour que le sang se remette à circuler dans des artères calcifiées par la terreur alors que Choupinette, boa imperator femelle très sexy de deux mètres de long pour dix kilos de chair, a retrouvé son logement dans le sac informe.

« Vous êtes complètement tarée ? On aurait pu se tuer.

– Mais non, on y est presque. Vous rouliez à 30 à l'heure, limite autorisée. Vous ne risquiez rien. Choupinette est une placide très sensuelle, et elle m'obéit au doigt et à l'œil.

Comment croyez-vous que je fais mon numéro ? Je suis sûre qu'on ne vous a jamais souhaité le Nouvel An de cette façon. Vous vous en souviendrez de cette nouvelle année, non ? Avouez-le c'est grandiose, c'est mieux que tous les pétards du monde et même les feux d'artifice et certainement nettement plus classe que le coucou qui sort de la pendule, vous ne croyez pas ?

– Vous êtes une grande malade. Vous allez finir le trajet à pied, vous allez me payer les 25 euros qu'on a négociés plus 20 euros de transport pour le bestiau.

- Vous exagérez, je vous ai bien demandé si vous pouviez m'emmener avec mon boa et vous avez dit oui. Et vous n'avez pas parlé de supplément. »

Camille est au bord de la crise de nerfs, l'adrénaline, le cortisol s'en donnent à cœur joie, qui transforment les mains en poings. Cette follasse est à boxer, elle et son sac reptile. Respirer, ne plus y penser. Desserrer les poings. Respirer. Articuler.

- Je n'ai pas mentionné le supplément parce que je pensais que vous plaisantiez en parlant de votre boa en plumes, autour de votre cou.

– Ah la la, si j'avais su j'aurais mis une bonne grosse écharpe en laine de lama. Mais vous avouerez que c'est moins glamour non ? Bon allez je vais descendre là, je suis à 10 mètres de chez moi. »

Camille dont les mains tremblent encore, part dans les tours.

« Vous allez me payer d'abord hein ? D'ailleurs, l'odeur là, le truc qui pue, qui donne envie de vomir, qui m'a coupé l'appétit pour le réveillon, c'est votre putain de bestiole sans pattes c'est ça ? Elle a chié dans son sac ? Vous êtes une grosse, mais alors une très grosse, très très grosse malade. J'en ai ma claque. Vous me payez mes 25 euros et on n'en parle plus. »

Moment de flottement dans l'habitacle. Reina tapote l'épaule de Camille.

« Vous ne me touchez pas ! Tripotez votre serpent, mais pas moi. Vous payez comment ? Par carte ? »

Camille attrape sèchement la carte bancaire que lui tend Reina, la pose sur le terminal mobile qui ne l'est pas puisque arrimé à la console centrale, tout en jetant un œil sur le nom qui y est inscrit, histoire de signaler cette folle à ces collègues, voire d'aller porter plainte à la police pour agression animale, réprime un sursaut à la lecture du prénom.

« Paiement accepté » illumine l'écran.

« Vous voulez une facture ? Pour les impôts ? »

Réflexe professionnel. On ne se refait pas.

« Bien sûr, ça se déduit, le transport.

– Je vous fais la facture avec le nom qui est sur la carte, si c'est bien votre carte ?

– Euh, ben oui. Maintenant que vous savez tout sur moi. »

Camille pourrait presque sourire tandis que l'encre bleue du stylo-bille trace d'une écriture encore tremblée sur la facture à en-tête de «*Taxis – C. Fini*», le nom : «*Ferdinand Boabdil*».

Tandis que la silhouette à peau de reptile et le sac informe s'éloignent, Camille ouvre la glacière, en sort une flasque, avale d'un trait les 15 centilitres de blanc moelleux. Le foie gras, la salade et la bûche attendront des jours meilleurs. Le boa constrictor a étouffé son appétit. C'est la misère totale ! Que va encore lui offrir ce premier jour de l'année, question créatures passagères ?

00h15 - « J'irai où tu iras », par Ketriken

Tout bien réfléchi, conduire son taxi une nuit de Saint-Sylvestre relève d'un acte héroïque. Quelle soirée nom de dieu ! Enfin seul dans la bagnole, Camille reprend tant que faire se peut ses esprits et se souhaite à haute voix que les douze coups de minuit aient sonné une accalmie. C'est dingue d'avoir vécu autant de mésaventures en aussi peu de temps. Les gens sont fous, fous à lier et dangereux avec ça.

Rétroviseur droit, rétroviseur gauche, clignotant, D, et roule !

Il quitte sans regret et toutes vitres ouvertes la rue Beauharnais, mais pour rejoindre une tête de station il doit traverser à nouveau le quartier du centre. Et voilà ! À peine arrivé au bout de la rue et c'est déjà bouché, complètement bouché, alors autant couper le moteur et en profiter pour souffler un peu. Ne penser à rien, et surtout pas à la malle, au boa, bref, à tout ce qui lui a bien pourri ses dernières heures. Et continuer à faire comme si de rien n'était, malgré les liasses en poche...

Il patiente moteur éteint, coude à la portière et se fait la remarque que pour un premier janvier il ne fait pas si froid que ça. Ah ! Le feu passe au vert pour la troisième fois et rien ne bouge. Les voitures cul à cul, des fêtards avec ou sans manteaux agglutinés par grappes devant les bars ou qui débordent sur la route, et l'alcool aidant, quelques bancals verres à la main qui traversent la chaussée en se glissant tant bien que mal entre les véhicules immobilisés. Manquerait plus qu'il y en ait un qui s'assied sur le capot. Ça klaxonne de partout, mais personne ne sait si c'est par impatience ou pour participer au concert improvisé des voitures. La rue des Martyrs s'est transformée en rue de la joie, ou rue de la soif. Un joyeux embouteillage mais un sacré bordel. Trop de bruit, trop de monde, Camille remonte sa vitre et regarde toute cette liesse sans toutefois avoir la moindre envie d'y participer. Tiens ! On dirait que la file de bagnoles s'anime un peu, quelques mètres de gagnés, mais le feu est à nouveau au rouge. Camille sait que ça va prendre une bonne demi-heure pour se sortir de ce guet-apens, c'est le quartier des bars, restaurants, théâtres et cabarets, c'est un véritable casse-tête d'y circuler les soirs et les week-ends, mais c'est invariablement là que les taxis font leurs meilleures recettes. Ça charge et ça décharge sans cesse une clientèle de tous genres, les étudiants dans les bistrotts, les jeunes cadres dans les bars à vins ou cocktails, quant aux théâtres et cabarets c'est le siège des seniors ou des touristes. Les moteurs se rallument dès que le feu passe au vert, encore quelques mètres et juste après le cabaret « le Paradis » ça devrait se dégager un peu en se glissant vers les boulevards périphériques. Et bien non, ce n'est pas encore pour cette fois, le feu passe à l'orange, rien ne bouge, puis au rouge. Camille éteint son moteur, ce n'est pas la peine de s'exciter car aucune course en attente pour l'instant, et

plonge la tête et la main dans la boîte à gants passager pour choisir un CD. Un peu de musique classique ne peut pas nuire, mais lequel choisir ? La Callas ? Non trop triste, Wagner ? Non trop enlevé, Saint-Saëns ? Non, la danse macabre ou le carnaval des animaux ça fout le bourdon, Strauss ? eh bien oui, ou non, ou pourquoi pas, ... Camille en est là de ses hésitations et glisse mollement les pochettes les unes derrière les autres sans vraiment se décider, quand soudainement la porte arrière s'ouvre d'un coup sec laissant entrer du froid, les bruits de la rue, les odeurs de tabac mélangées à un parfum dense et entêtant, et une voix joyeuse et rocailleuse lançant un tonitruant « *bonne année mon cœur !* » suivie du bruit si reconnaissable de quelqu'un qui se glisse sur le siège arrière s'aidant du cintre accroché à l'appui-tête du siège passager. C'est quoi ça ? Camille se redresse trop vite, se cogne la tête contre le rétroviseur, et se retourne tant bien que mal pour voir à qui appartient cette voix entrée dans le tacot sans y être attendue. Découvrant le personnage, Camille n'aurait pas fait une autre tête si la Reine d'Angleterre elle-même se trouvait dans la voiture.

Manteau de fourrure posé négligemment sur une épaule de nageur olympique recouvrant partiellement une robe bustier à paillette rouge et décolleté plongeant, deux jambes musclées habillées de bas résilles qui tentent de trouver leur place contre le vide-poche central. Et ce visage androgyne, anguleux, aux pommettes hautes et tout en sourire au rouge à lèvres brillant, encadré d'une chevelure blonde épaisse et longue... Le cerveau de Camille tente de faire la jonction entre la voix grave et ce qui se trouve sous le manteau de fourrure, et donne une information en trois temps: soirée déguisée-drag-queen-proximité du cabaret *Paradis* : Dalida ? Excellent ! Dieu qu'elle est impressionnante, et Camille bien que désarçonné, car tout de même se retrouver face à Dalida, morte et donc ressuscitée, toussote un peu et tente la question habituelle.

« Je vous emmène où ? »

Dalida se tortille pour faire entrer son corps d'athlète et son barda sur le siège arrière, comme un géant entrerait dans une voiture d'enfant, et Camille voit passer deux chaussures dorées à talons hauts au bout d'une paluche manucurée, l'autre tenant maladroitement une bouteille de champagne ouverte. Des mains de maçon ou de déménageur aux poignets recouverts d'une kyrielle de bracelets clinquants et bruyants. Dalida regarde Camille d'un air espiègle et lui retourne d'une voix douce et timide : « Bonne année mon chou, tu ne me souhaites pas une bonne année ? je ne veux aller nul part, j'ai dansé et chanté toute la soirée alors j'ai juste envie de m'asseoir un peu, et comme tu es la coincé entre deux feux à ne rien faire, je profite ! tu veux un peu de champagne ? »

Dalida tend la bouteille vers l'avant, au risque de renverser le précieux liquide, puis soupire bruyamment en calant son dos contre le siège. Elle remonte ses genoux contre le dossier du siège passager, ce qui a pour effet de faire glisser la petite robe pailletée le long des cuisses musclées. Tout en essayant de décoincer son masque anti-virus accroché au levier de vitesse, Camille trouve la situation amusante et répond avec un grand sourire aux lèvres.

« Eh bien, bonne année également, mais je bosse, là. Dès que ça se dégage aux feux je bouge d'ici.

– Hoooooo, on a le temps ! Allez, laisse toi faire mon chou, c'est le nouvel an, bois un coup et détends toi, moi aussi je bosse mais ça n'empêche pas de s'amuser un peu non ? »

Pas le temps de répondre, ou tout au moins de trouver la réponse adéquate que l'autre portière arrière s'ouvre, et s'engouffre alors un gabarit semblable au premier, en un peu plus grand et plus mince, cheveux tirés en chignon haut, les yeux entourés d'eye-liner noir et paupières azur, rouge à lèvres vermillon, boucles d'oreille en rivière tombant sur les clavicules dénudées, collier de perle, robe sans manche blanche longue et satinée, laissant apparaître de longs bras recouverts de paillettes argentées. Le cerveau de Camille fonctionne plein pot. « *C'est qui ça encore ?* ». La grande blonde se jette sur le siège arrière et clame avec un accent canadien prononcé.

« Bonne année mes chéris ! Moi aussi je veux du champagne ! »

Le cerveau de Camille se remet au boulot et délivre l'information en deux temps (il devient inévitablement plus performant) : belle femme québécoise-chanteuse : Céline Dion ! Camille intervient d'un ton rieur mais déterminé.

« Hé ! c'est écrit taxi sur la bagnole, pas salle d'attente ou café-bar. »

Dalida accueille Céline avec cris de joie et embrassades démonstratives et lui tend la bouteille. Camille jette un œil sur la circulation, rien ne bouge, et c'est tant mieux car comment avancer avec les deux portières arrières ouvertes et ces... créatures ? Son regard s'arrête sur la façade du cabaret *Le Paradis*, rouge flamboyant aux colonnes torsadées, enseigne jaune et clignotante, et une porte à battant laissant sortir le public de la toute dernière représentation.

Céline Dion est en forme, elle entonne d'une voix surprenante, claire et forte, a capella

J'irai où tu iras, mon pays sera toi / J'irai où tu iras / Qu'importe la place / Qu'importe l'endroit

Et Dalida reprend en chœur avec elle le refrain. Effet de sidération pour Camille. Elles chantent tellement bien qu'il est envahi d'une émotion. Un frisson lui passe sur les bras et son cerveau s'est mis sur pause. Trop d'événements concomitants et les neurones ne savent plus où donner de la tête. Camille sursaute et sort de sa torpeur quand la portière passager-avant s'ouvre en grand et qu'une femme (splendide soit dit en passant) y engouffre la tête et le buste en posant un genou sur l'assise du siège (elle est souple en plus du reste !). Encore une blonde, des yeux de chat équipés de faux cils longs comme le bras, des sourcils particulièrement bien dessinés, une bouche rouge carmin pulpeuse et des seins comme des obus. La robe en taffetas bleu ciel telle une énorme meringue aux manches très bouffantes ne peut pas entrer dans l'habitacle. C'est une évidence, il n'y a pas assez de place. Bras tendus, elle appuie ses mains gantées bien à plat sur le siège découvrant un décolleté vertigineux au ras du nez de Camille. Le cerveau se remet en route et envoie deux informations : *extravagance-provocation* : Lady Gaga ! Celle-ci interpelle d'une voix de ténor Dalida et Céline.

« Venez, on fait une soirée-after au cabaret, on vous attend. » Puis s'adresse à Camille :
– Désolée mon chou mais on est attendues pour prolonger le show, tu nous en veux pas ? tu peux venir aussi si tu en as envie, plus on est de folles... »

Lady Gaga ne termine pas sa phrase et attrape Camille par le cou (comment résister ?) et l'embrasse avec insistance sur le front puis s'extrait de la voiture. La meringue bleue attend ses copines dehors. Ouf ! Camille s'est pris un coup de chaud.

Quel bordel ! Dalida et Céline toujours en train de chanter frappent dans leurs mains, récupèrent barda, escarpins, fourrure, et sortent de la 508. Camille se cale dans son siège, la main toujours accrochée à son masque lui-même toujours emberlificoté au levier de vitesse, et voit les trois starlettes de dos, se tenant par le bras ou la taille, chantant à tue-tête du Céline Dion tout en avançant d'une démarche très chaloupée vers l'entrée du cabaret. Ça a duré combien de temps cette petite plaisanterie ? Cinq minutes à tout casser. La rue s'est vidée d'un coup et l'embouteillage s'est éclairci seules quelques voitures avec warning stationnent encore le long du trottoir. Son téléphone sonne. *Ah ! Les affaires reprennent. Qui peut bien l'appeler ? Claude François ? Johnny Hallyday ! Oh oui ! Johnny ce serait la cerise sur le gâteau.* Pendant une fraction de seconde Camille se demande que dire quand on décroche et que Johnny est au bout du fil.... Peut-être :

« Salut, ça va ? »

Non, trop amical, ils ne se connaissent pas si bien tout de même, ou alors « *oui Monsieur Hallyday, j'arrive de suite* », non trop obséquieux, ou bien encore « *oui, moi aussi je retiens la nuit, pour nous deux jusqu'à...* ».

Enfin bref.

Camille se contente d'un sobre mais enthousiaste :

« Oui, allo ? »

– »

(C'est pas Johnny, et merde, dommage, mais faut pas rêver non plus...)

« À quelle adresse ? »

–

– Ah ! je suis à l'autre bout de la ville et ça embouteille.

– ...

– Oh non, impossible d'être là dans la demi-heure. Appelez la centrale, ils vont vous en trouver un plus proche.

–

– Oui, merci et bonne année à vous aussi .»

Camille coupe le téléphone, sort refermer les portières laissées grandes ouvertes et reprends ses esprits et sa place au volant. Le cabaret a avalé tout son beau monde, plus personne sur le trottoir. Seul un videur fait le planton et s'allume une cigarette. Après les odeurs pestilentielles du boa, il faut garder les vitres grandes ouvertes pour casser ces odeurs de parfum et maquillage, et tant pis pour les sièges constellés de paillettes, seul souvenir du passage éclair des artistes loufoques dans le taxi. Après tout, cette nuit les paillettes sont de circonstance. Les CD éparpillés sur le siège passager lui rappellent que son idée était de mettre un peu de musique avant l'intrusion de Dalida, Céline Dion et Lady Gaga. Pendant que les CD passent d'une main à l'autre et qu'aucun ne semble convenir, Camille se demande qui peut se vanter d'avoir pris trois stars en même temps dans son taxi ? Dont une décédée tout de même.

Plus envie de chercher un CD, un peu de calme et de silence vont lui faire le plus grand bien. Depuis le début de la nuit il n'a pas eu un seul client banal, sans bestiole, sans malle, sans souci. Les soucis il en a eu sa dose cette nuit ! Il a la tête farcie sur un corps vide.

Camille démarre, jette un œil dans le rétroviseur, et ne voit qu'une chose : tel un tatouage, son front est barré d'une immense bouche rouge carmin ! Il cherche une boîte de mouchoirs mais se dit qu'après tout un tel autographe de Lady Gaga ça se garde ! Sourire aux lèvres, Camille démarre et se met à chanter

J'irai où tu iras, mon pays sera toi / J'irai où tu iras / Qu'importe la place / Qu'importe l'endroit

00h50 - « Ensemble », par Brix

Trop d'angoisses, trop de vibrations envahissantes.... Avant ma prochaine course, j'ai ressenti soudain, tout bien considéré, le besoin de m'isoler un moment, de faire le vide, de me recentrer. J'ai éteint le lumineux et j'ai roulé quelques temps jusqu'à trouver un café ouvert sans trop de monde. J'ai garé ma voiture juste devant la porte puis j'ai effacé de mon front le rouge baiser qui commençait à perdre de sa superbe.

J'ai commandé deux cafés puis j'ai coiffé mon casque et j'ai fermé les yeux. Cette fois-ci j'ai choisi du Schubert : L'impromptu Opus 3. Ce morceau dont Depardieu, cueilli par l'émotion, avait dit dans un film magnifique : « Il fait chier Schubert ! ». Moi je sais à quoi m'attendre. Il me calme, il me « bullifie » Schubert, il me fait du bien. Alors j'ai écouté, savouré, longuement.

Quand j'ai rouvert les yeux, il y avait trois ou quatre visages tournés vers ma table dont celui d'un monsieur assez âgé qui semblait me parler. J'ai posé mon casque.

« Il est à vous ce taxi ? », a demandé l'homme.

C'était un vieil homme. Grand, filiforme. Des pommettes rassurantes au-dessus de joues creusées. Et au travers de ses lunettes, un regard doux avec une légère touche d'ironie. Sa bouche faisait un arc vers le haut. Cet homme -là a beaucoup souri, me suis-je dit.

« Oui.

– Vous pourriez m'emmener au parc du mouton doré ? C'est à côté de la mairie.

– C'est loin d'ici, mais pourquoi pas ? Ma pause est terminée, on y va ! »

Et le vieil homme s'est dirigé vers la porte du café. Il marchait lentement, on pouvait entendre ses articulations craquouiller mais il était déterminé, et il avança sans se retourner jusqu'à ma 508.

Beau modèle mais quelle idée de l'avoir prise noire ? Vous avez remarqué que maintenant toutes les voitures sont noires ou grises ou blanches ? Comme si on voulait ôter encore plus de couleurs à la ville ! C'est déjà pas bien gai ! »

Je n'ai pas répondu, je lui ai ouvert la porte. Il a posé son sac sur le siège et a entrepris de s'asseoir.

« Elle est bien basse cette voiture ! » a-t-il maugréé.

J'ai fermé sa porte et puis j'ai mis mon masque.

« Ça vous embêterait de ne pas le mettre ? J'ai besoin de vous voir. C'est un voyage important pour moi !

– Un voyage ? N'exagérons pas ! Ce n'est pas si loin que ça tout de même ! Mais pour le masque, je ne demande que ça. Vous préférez que je prenne la voie de contournement ou le centre-ville ?

– Le centre-ville ! » a-t-il répliqué sans hésitation. Ici il n'y a pas d'illuminations et j'ai bien envie de les voir.

« Alors c'est parti ! On va prendre le boulevard Massicot et rejoindre ensuite l'avenue Voltaire. – Je vous fais confiance, » a-t-il répondu en se calant au fond de son siège.

Je me sentais d'humeur bavarde. Ce n'est pas souvent le cas alors autant en profiter.

- « Je peux vous demander ce qu'un monsieur comme vous ...

– Vous pouvez dire : « un vieux monsieur »

– Soit ! Que va faire un vieux monsieur au parc du mouton doré aux premières heures du 1^{er} janvier ?

– C'est un pèlerinage. Je travaillais dans ce parc.

– Ah bon ? il y a longtemps alors ?

– Non pas du tout, jusqu'à l'année dernière ! Je sais, ça peut surprendre, mais ma tâche n'était pas bien compliquée. Je faisais un petit tour quotidien dans le parc, j'informais la mairie des éventuels travaux – jardinage, réfections etc. – et puis j'ouvrais la grille chaque matin et allais la refermer le soir. C'était mon jardin, quoi ! Mais, il y a un peu plus de 2 ans, aux dernières élections municipales, le maire a changé et quand, quelques temps plus tard, mon Élise est tombée malade, je suis resté à ses côtés et le nouveau maire a fini par se rendre compte que je n'étais pas très utile. Et ils m'ont remercié. J'ai dû rendre le petit appartement qu'ils me louaient pour un prix raisonnable. Adieu le centre-ville. C'est comme ça que je suis arrivé dans ce quartier du Bricktu. Seul.

– Seul ?

– Mon Élise est morte dans mes bras, il y a six mois maintenant. »

Nous étions arrêtés au feu de l'avenue Pinchard. Les illuminations semblaient colorer le silence qui s'était installé dans la voiture. Dehors sur le trottoir, une troupe d'adolescents gambadait, dansait, chantonnait autour de nous. Ils avaient la panoplie complète du parfait « réveilloniste » : chapeau pointu, serpentins, perruques, klaxons à air dont le son si bruyant vous vrille la tête et vous donne envie de vous enfoncer six boules Quiès à la suite jusqu'au fond du cervelet. Tout ce que je détestais ! Le nouvel an ! Cette injonction à être joyeux.

Tout cela rendait encore plus douloureux ce que je venais d'entendre.

« Ils sont heureux, ils ont confiance, c'est beau », me dit-il comme s'il avait perçu mon malaise.

« Vous ne m'avez pas vraiment répondu tout à l'heure. Pourquoi vouloir retourner ce soir dans ce parc ? »

Il prend son temps et me confie :

« Pour qu'on y soit réunis Élise et moi pour une dernière fois »

Je m'alerte :

« Une dernière fois... Vous m'inquiétez ! »

Son visage est éclairé par l'immense sapin de la place des Charrons. Il affiche un petit sourire énigmatique.

« Cette nuit, mon Élise va retourner là où nous nous sommes rencontrés. Oh, il n'y a pas si longtemps. Il y a cinq ans. Mais cela aura été les cinq plus belles années de ma vie. Alors, ce soir », ajoute-t-il en tapotant son sac, « on va tous les deux là-bas. Je vais répandre ses cendres sous cet arbre que nous avons tant aimé.

– Et ?

– Vous comprenez, moi je ne veux pas ; je ne peux pas continuer sans elle. Ce passage à une nouvelle année, c'est insurmontable pour moi. Je veux mourir auprès d'elle cette nuit. »

Je stoppe net ma voiture. Un peu trop peut-être, le vieil homme part en avant, ses lunettes tombent à terre, son sac aussi.

« Eh ! Faites attention à mon Élise quand même !

– Mais je ne peux pas vous accompagner en sachant ce que vous voulez faire ! Je ne veux pas ! Vous n'avez pas de la famille, des enfants, des amis ?

– Non, personne. S'il vous plaît, conduisez-moi au parc ! »

Le silence s'installe entre nous. Le silence et, en contraste, le bruit et l'atmosphère du dehors, ces illuminations apaisantes, les lumignons qui soulignent la fragile silhouette des arbres, les rires de quelques passants, toutes ces maisons aux fenêtres éclairées qui semblent appeler à la vie, à la fête, à la joie d'être ensemble.

Je redémarre sans un mot, je réfléchis, je jette parfois un petit coup d'œil dans le rétroviseur et quand je me gare devant le parc, ma décision est prise.

Je sais que je peux faire preuve d'un caractère plus que trempé (certains me qualifient de volcanique ...) mais cet homme a su puiser au plus profond de moi, à la source de ma sensibilité et elle a jailli à gros bouillons. (« Il fait chier le vieux », dirait Depardieu !)

« Je vais vous accompagner dans ce parc. Vous allez me raconter. On va parler. »

Il acquiesce et ouvre aussitôt sa porte. Je le rejoins et l'aide à s'extirper de son siège. Il tempête une nouvelle fois contre cette voiture beaucoup trop basse. Il ne lâche pas son petit sac et nous plongeons ensemble dans l'obscurité des abords du parc.

« Il est fermé, on ne peut pas entrer ! » Je dis cela d'un ton soulagé.

Son visage s'illumine d'un sourire malin. Il sort de sa poche une grande clef qui brille à la lumière des phares des quelques voitures qui passent.

« J'ai gardé le double », triomphe-t-il en actionnant la serrure.

La grille grince et je me retourne. Il me semble que nous sommes deux brigands investissant un lieu sacré. Il prend soin de refermer la grille et s'avance d'un pas décidé, empruntant l'allée centrale.

« Oh, ils ont arraché le camélia blanc !! Il était magnifique ! À cette époque, il aurait été en fleurs. Vous l'auriez vu ! Son feuillage vert sombre et ses fleurs blanches. Une merveille ! Mais qu'est ce qui a bien pu se passer ?

– Mais ça fait longtemps que vous n'êtes pas venu ?

– Je ne pouvais pas rester dans mon appartement. » Il pointe du doigt un petit immeuble haussmannien dont les fenêtres plongent sur l'arrière du parc. « C'était trop cher pour moi. Alors, après la mort d'Élise, j'ai déménagé au Bricktu. Bien trop loin d'ici pour y venir à pied.

– Et en bus ?

– Vous savez bien que les travaux pour relier mon quartier au centre-ville ne font que commencer !

– Alors vous n'êtes jamais revenu. ?

– Non. » Il continue à avancer. La pénombre appelle à nous fondre en elle. Il chuchote :

« Regardez, nous avons un séquoia ! »

Il prononce ce nom avec une telle gourmandise. Il en effleure l'écorce et m'invite à faire de même. Il s'en détache avec difficulté et continue son chemin, passe devant une petite pièce

d'eau et prend sur la droite.

« Un hêtre à feuilles de fougère » murmure-t-il. « Et là-bas », ajoute-t-il en accélérant maladroitement le pas, « le voilà ! Notre arbre. C'est un érable cannelle », annonce-t-il fièrement.

Il est planté droit au milieu d'un petit espace de verdure. Ses branches semblent se tendre vers le promeneur comme pour l'inviter à s'approcher.

« Vous le verriez en automne ! Un enchantement ! »

Il prend place sur le banc face à l'arbre et m'invite à le rejoindre.

« C'est là que je me retrouvais chaque jour avec mon Élise avant qu'elle n'habite avec moi. Et ensuite, durant cinq ans, nous avons parcouru ces allées, observé nos arbres, nos fleurs, nous nous sommes nourris de la sérénité qui s'en dégageait »

De nouveau le silence. Et je peux presque effleurer les souvenirs qui en émergent. Un silence qui fourmille de vie et de chaleur humaine. Puis il ouvre le petit sac, en extrait un vase ovale dont il dévisse rapidement le couvercle. Il se lève alors et en répand le contenu tout autour de l'arbre. Je reste sur le banc à l'observer. Sa cadence est lente mais régulière, on dirait une danse rituelle ; Il me semble qu'il a fermé les yeux. Puis, lentement, il revient au banc et s'y rassied.

Le silence encore, toujours. Quelques cris, pétarades, pétards aussi mais rien ne semble pénétrer sa bulle.

Après quelques minutes, je me risque à l'interroger :

« Et maintenant ? »

Il se tourne vers moi :

« Maintenant, c'est à mon tour. Je vais m'étendre à côté d'elle et avec ça, je vais juste m'endormir. »

Il a sorti de sa poche un tube de comprimés qu'il secoue presque joyeusement.

« Je peux connaître votre prénom ? »

– Charles

– Charles et Élise. Ça sonne bien !

– Et vous ?

– Camille. ... »

J'hésite, je me lance. Je parle vite :

« Charles, je vous propose quelque chose. Si vous faisiez graver une petite plaque avec vos deux prénoms que vous viendriez accrocher à ce banc, votre banc ? Je connais quelqu'un à la mairie. Il pourrait parler de votre histoire, intervenir auprès du maire. Ça se fait dans certains pays. Je peux vous assurer qu'on obtiendra l'autorisation. »

+

Je ne le laisse pas m'interrompre et je poursuis :

« Écoutez, Charles, c'est une grande chance pour moi de vous avoir rencontré ce soir, laissez-moi vous aider ! »

Et je m'entends rajouter :

« Cela m'aidera aussi, croyez-moi ! »

Il réfléchit. Je l'ai touché, je le sais,

« Une plaque ?

– Oui, une plaque avec vos deux prénoms. Je sais que cela ne pourra pas atténuer votre peine mais ça peut vous aider. ».

Et il y a comme une supplique dans ma voix quand je dis :

« Et je m'engage à vous accompagner ici une fois par semaine. Pour cette nouvelle année, ce sera ma résolution, et la seule ! »

Le silence encore. Alors je reprends :

« De toute façon, vous me voyez partir maintenant, vous laissant seul ici en sachant ce que vous vous apprêtez à faire ? Vous voudriez quitter cette terre avec pour toute dernière rencontre quelqu'un d'aussi ... moche ? »

Silence - cris - pétards - rires. Ils ne font plus qu'un maintenant et nous entourent, nous accompagnent. La vie, la mort. Dans une seule et même bulle.

C'est un petit rire qui perce cette bulle. Un petit rire que Charles accompagne d'un regard malicieux. La vie est revenue. Du moins je l'espère.

« D'accord, Camille. J'ai confiance en vous. Mais vous pouvez me laisser seul quelques minutes ? Je vous retrouve à la grille. »

Silence, hésitation, doute.

« Je vous fais confiance Charles. Ne me trahissez pas. J'ai une résolution à tenir, moi ! »

Et je m'éloigne sans me retourner. J'en ai follement envie mais je tiens bon. C'est sa décision, c'est sa vie.

Les minutes sont longues à la grille. J'essaie de m'agripper au chahut perceptible au loin. Mais bientôt, j'entends que ça craquouille derrière moi. :

« On y va ? Je suis fatigué, je veux rentrer maintenant. »

Charles s'assied à mes côtés dans la voiture. Nous sommes comme deux amis revenant d'une balade. On parle. Il me raconte Élise, les arbres, les fleurs, les habitués du parc, les enfants. Je me raconte aussi un peu, un tout petit peu et je le remercie de m'avoir permis de l'aider. C'était inattendu et, après cette nuit mouvementée, ça m'a fait du bien.

« Ça alors ! Vous êtes en train de me dire que j'ai été utile, moi ?

– On s'est entraidé, oui. C'est une bonne façon de commencer l'année, non ? »

Nous nous sommes tus jusqu'au café du Bricktu. « Ce sera notre point de rencontre », ai-je dit. Il n'a rien répondu. Il a ouvert la porte, m'a tendu un billet de cinquante euros : « Pour l'aller a-t-il dit malicieusement. Les bons comptes ... » Puis il est sorti en pestant une nouvelle fois contre ma voiture. Il a planté ses yeux dans les miens et imperceptiblement, il a souri.

J'ai fait de même.

« Le fantôme de l'opéra », épilogue, par Simon Radenac

Plus personne dans les rues.

Ils cuvent ; ça y est.

Camille cherche le cahier dans la boîte à gants, s'empare du stylo pour les factures. Quitte à attendre l'aube, autant avancer sur son projet de livre. Cette nuit, avec toutes ces vicissitudes... des idées lui sont venues.

« Prenons, si vous le voulez bien, une ville. Nous pourrions imaginer Paris, Strasbourg ou Lille. Qu'importe. Prenons une ville qui donne offre au lecteur l'envie de dépeindre une ville un soir de fête. Prenons cette ville donnons lui un un air de fête. Pour la Saint Sylvestre, allumons les réverbères, illuminons les arbres de guirlandes, laissons les vitrines éclairées. Et regardons un peu. Là, sous nos pieds. C'est le pavé qui brille le mieux. Ici, après la pluie, le trottoir offre ses reflets étincelants. Les flaques font écho aux lumières accrochées plus haut. La chaussée déroule son ruban d'étoiles fugaces. Elles émergent ou disparaissent au rythme de nos pas de promeneur.

Une ville, un soir de fête.

D'autres villes racontent d'autres histoires : Strasbourg, ce sont les odeurs de vin chaud et de cannelle, Paris bruisse des moteurs pétaradants des amoureux heureux de partir faire la fête. Lille souffle chaud lorsque s'ouvrent les portes des brasseries aux lourdes tentures pourpres.

La ville que nous imaginons, un soir de fête, c'est une étincelle qui ruisselle sur le pavé, noir à la Soulage. Et entre les étoiles reflétées, se croisent talons hauts, robes à sequin, écharpes interminables et baskets fatigués, bonnets tricotés, sacs à kebab.

Ballet des taxis un soir de fête. Ils virevoltent sur les ronds-points, comme une valse lente. Pour notre taxi ce soir, nous choisirons une 508, noire, elle aussi. Le lion sur la calandre rugit de plaisir, à l'idée de rôder dans les rues à la recherche du client. Peut-être se rappelle-t-il dans la jungle urbaine le goût des chasses de ses ancêtres.

Waze.

« Au prochain feu, tournez à droite. »

Le taxi amorce son virage.

« Dans cinquante mètres, vous êtes arrivé. »

La voiture ralentit à hauteur du très cosu immeuble du 52 Boulevard Oudini.

Camille applique les gestes professionnels. Remettre le compteur à zéro, ajuster son blaser, reprendre sa mèche gris bleu qui lui tombe un peu sur les yeux, un petit air masculin-féminin, à la Françoise Hardy ou à la Jacques Dutronc.

Un homme dégage sa longue silhouette du porche et s'approche. Il porte beau, comme sorti d'une opérette d'Hoffenbach ou un tableau de Manet, bal masqué à l'Opéra. Habit noir, haut-de-Forme, cape de velours moiré. Un loup dissimule le haut du visage. La main gantée de soie blanche, se pose sur le rebord de la fenêtre avant de la 508, caressant la carrosserie dont le moteur féline déjà.

« À l'opéra, s'il vous plaît, ce soir, on donne *Le Fantôme*. »

Le lecteur avisé l'aura compris, dans cette ville, il y a un opéra, trace d'un XIXe siècle qui s'est nourrit de l'opulente culture de la bourgeoisie naissante.

La voix du client résonne dans tout le taxi, grave, profonde. La timbre est sombre, épais mais à bien y écouter, ça clinque, ça vrille, ça cliquette dans les aigus. À bien y écouter. C'est un peu son métier, à Camille. C'est la base. Des heures passées au volant. À écouter. Le bruit du moteur. La vie de la ville, ses cris, ses grincements, ses silences. Les mots du client, ses histoires, ses silences. Se taire, regarder au loin, sourire placidement, offrir son dos, sa nuque à la conversation. Offrir le silence également.

L'homme fait quelques pas en arrière. Derrière sa cape apparaît une lourde malle de voyage monogrammée.

« *Il faudra rajouter le bagage au tarif* », se dit Camille en ouvrant sa portière pour aider.

Mais l'homme n'a pas besoin d'aide. D'un geste léger, il effleure la poignée de la malle qui paraît léviter. Coffre ouvert. La malle est posée, sans efforts. Pourtant Camille s'étonne de la charge qui pèse désormais à l'arrière du véhicule.

L'homme prend place sur le siège arrière, pose son chapeau à côté de lui. Effluves de parfum. Habit Rouge de Guerlain, se dit Camille.

« Ce soir je hante le grand escalier ! » dit le client qui éclate d'un rire sonore.

Pour Camille, jeter un œil dans le rétro. Apercevoir le visage du rieur. Déformé par le miroir ? Plus que déformé, un visage hideux.

Pour Camille, ne pas se retourner, comprendre comment ce visage est fait. Il y a un sens à tout. Le masque lui couvre le front, le nez. Seuls les yeux apparaissent. Comme fous. Non pas fous, soulignés au crayon khôl. La peau sur la joue est dévorée, elle plisse, froisse,

rosie comme les cendres d'un feu. Monstre, fêtard, artiste ?

Pour Camille, Rester impassible. Programmer Waze. Accompagner, les mains sur le volant, la voiture qui avance lentement.

« À droite, prendre la Rue Des 39 Marches. »

De vertigineux escaliers longent en cascade un funiculaire. Le regard de Camille est attiré par deux hommes qui descendent furieusement les marches. Leurs gestes désordonnés ordonnent au taxi de s'arrêter.

« Qu'est-ce qu'ils me veulent ces deux-là ? »

Camille, vérifie que le voyant lumineux rouge est bien allumé. Taxi occupé. Continuer la course. L'homme sur la banquette arrière esquisse un geste vers les furieux. ils se sont arrêtés sous un réverbère, mais leurs gestes indiquent clairement qu'ils n'ont pas renoncé à héler le taxi. Camille jette un oeil dans le rétro droit.

Boule de feu. Les ampoules du réverbère explosent en une gerbe incandescente, comme un feu d'artifice. les éclats lumineux ruissellent sur le trottoir et couvrent des deux excités d'une multitude de flammèches. Avec leurs bras, ils protègent ce qui peut l'être, la tête, les yeux.

« Pauvres bougres », dit l'homme en habit dans le taxi.

La course se poursuit en silence quelques minutes seulement. On voit apparaître au loin un autre taxi, une jaguar, qui slalome dangereusement entre les voitures. Voilà qu'il se rapproche.

Éviter cet excité. Éviter le combat des fauves. Jaguar *versus* Lion. La vitesse contre la puissance. Rester prudemment sur la droite de la chaussée.

« Accélérez, voulez-vous ? » dit le client. « Nous n'avons pas toute notre soirée. »

La jaguar est bientôt à la hauteur de Camille qui reconnaît les deux hommes de l'escalier. Ils regardent, visages tordus, le client sur sa banquette.

Difficile de dire pour Camille si celui-ci a esquissé un sourire ou une grimace. Il a joint ses mains et les a tendues vers l'autre véhicule. Il murmure une sorte d'incantation. La Jaguar stoppe net, laissant à Camille tout l'espace nécessaire pour se dégager.

À l'arrière, c'est la confusion la plus sombre. Une fumée noire sort du véhicule. Les deux hommes s'en extirpent.

Camille hasarde :

« Ils sont après vous ?

– Les hommes désirent toujours ce qu'ils n'ont pas... »

Et il tapote du bout du gant, la lunette arrière qui le sépare de la malle dans le coffre.

« Prenez la deuxième à gauche, rue Richard Strauss. »

Waze est comme un petit mantra qui apaise Camille. L'homme à l'arrière est serein, il rajuste son noeud papillon. Il fredonne un air d'opéra.

Là ! Charmante !... Voilà une belle fille, et qui est bien à moi, je m'en vante !...

Il tapote à nouveau d'une main souple la plage arrière qui se sépare du coffre

Il y a beaucoup de braves bourgeois qui ne pourraient pas en dire autant. C'est qu'elle vaut des millions, oui !... chère enfant !

Le taxi s'avance maintenant dans l'avenue Richard Strauss, l'opéra est en vue, en majesté.

« Nous y voilà », dit le client, « Place au drame, maintenant ! »

Sa voix est d'une lumineuse noirceur.

Dans les feux de la nuit, de la fête, les sculptures de la façade entrent en mouvement. Ici, des Gorgones lascives frôlent le corps d'un homme qui danse nu exalté. Là Dionisos feint l'indifférence tandis qu'Aphrodite enjambe le Minotaure.

Camille arrête le véhicule, l'homme paie et sort.

Fin de la course.

Camille est stoïque.

La foule se presse sur le grand escalier. Lui, virevolte de marche en marche, jouant de sa cape, se retournant comme pour se laisser regarder. On l'admire ou on s'effraie. Il rit maintenant, il chante, il danse, tournant ici autour d'une femme, là caressant de son gant la croupe d'une statue.

« Mince, il a oublié la malle », dit Camille qui sort en urgence de la voiture.

Choc des corps. C'est brutal. Camille se retrouve au sol. C'est l'un des hommes de l'escalier, les yeux exorbités qui maintient le taxi au sol. L'autre est déjà à l'arrière de la

voiture, il ouvre le coffre. Camille se dégage un peu et s'apprête à protester.
Le coffre est vide.

De premiers feux d'artifice explosent depuis le toit de l'Opéra. Sur l'affiche, le Fantôme de l'Opéra écrit en lettres de feu, un masque.
Camille comme dans un rêve se redresse, comme sortant d'un cauchemar.

« L'an prochain j'espère qu'ils programmeront Songe d'une nuit d'été. »

Camille baille. Ses yeux piquent tandis qu'il déroule son histoire sur le cahier. Il est fatigué, même le nom de l'auteur du Songe... soudain, ne lui revient pas.

Pourtant, mince ? Cet auteur anglais, là... c'est ?

Grosse fatigue.

*Le jour s'est levé. Toujours personne dans les rues. Il n'y a plus de courses à espérer.
Il est vraiment temps aller dormir.*

Camille appuie sur le fermoir du stylo, referme son cahier et le fourre dans la boîte à gant.

Sacré boulot que taxi.

Crevant.

Monde de fou.

Mais au cours de cette nuit, que de pépites dont il va pouvoir s'inspirer.

© Les autrices et auteurs
ecrire-en-ligne.net - Février 2023